

The Spirit of the Eye

A personal analysis of our visual worlds

≡ Menu

Rachel Labastie, the art of the matter

□ F.Donini Ferretti □ Contemporary Art □ 2 mai 2019 □ 3 Minutes
Sans feu ni lieu, at Eleven Steens, 25 April 2019 – 29 June 2019

I visited by chance rather than by design the show of Rachel Labastie, at Eleven Steens, and have no regrets: this young artist with a nomadic background of *yéniche* origin is moving, convincing, and remarkably articulate.

A youth of many hardships, brightened by the presence and wisdom of a beloved grand-mother, has instilled in this solar personality a purposefulness, an honesty, and an understanding of the contradictions and vicissitudes inherent to human life that are little short of admirable amidst the mixture of cynicism and ideological stubbornness, whether real or feigned, which characterize much of a generation.





Rachel Labastie works with matter: clay, ceramics, terracotta...and of course fire, the *god* of transformation, of transmutation: she is rooted in the real world. But she also expresses very subtle and powerful ideas, rather than concepts. For nomads, the hearth is where stories are told, families kept together, and tradition transmitted: fire welds the past with the present, and the members of the group one to the other. But fire is also the medium of transformation of the raw into the cooked, to quote Lévi-Strauss, the water into steam, the clay into a brick or a vase.

The work of Rachel Labastie is entirely built around paradoxes of the matter, which force us to meditate about the possibility of a synthesis, a middle way, an equilibrium between the high and the low, the good and the evil, freedom and power which is ultimately the *torn* nature of the human condition.

We see a tree branch made of clay, which would normally bend but does not; we see hands holding each other while powerful forces, materialized by lashing straps, tear them apart, and these hands and arms are made of glass or ceramics which express fragility; we see slaves shackles made out of ceramics – and *which* slavery are we witnessing here ? – as if they could be broken at will, but are not; we see blackened terracotta skulls and bones in the hearth as if death manifested itself at the very heart of the ritual of life; we see a wooden church which is without windows or doors, but manifests the undying aspiration of humans to find a meaning to their lives, even though perhaps this meaning is impenetrable, or the institution which is in charge of showing a path is closed on itself. We see axes planted into the wall, their handles bent by the effort, and these axes are made of ceramics...





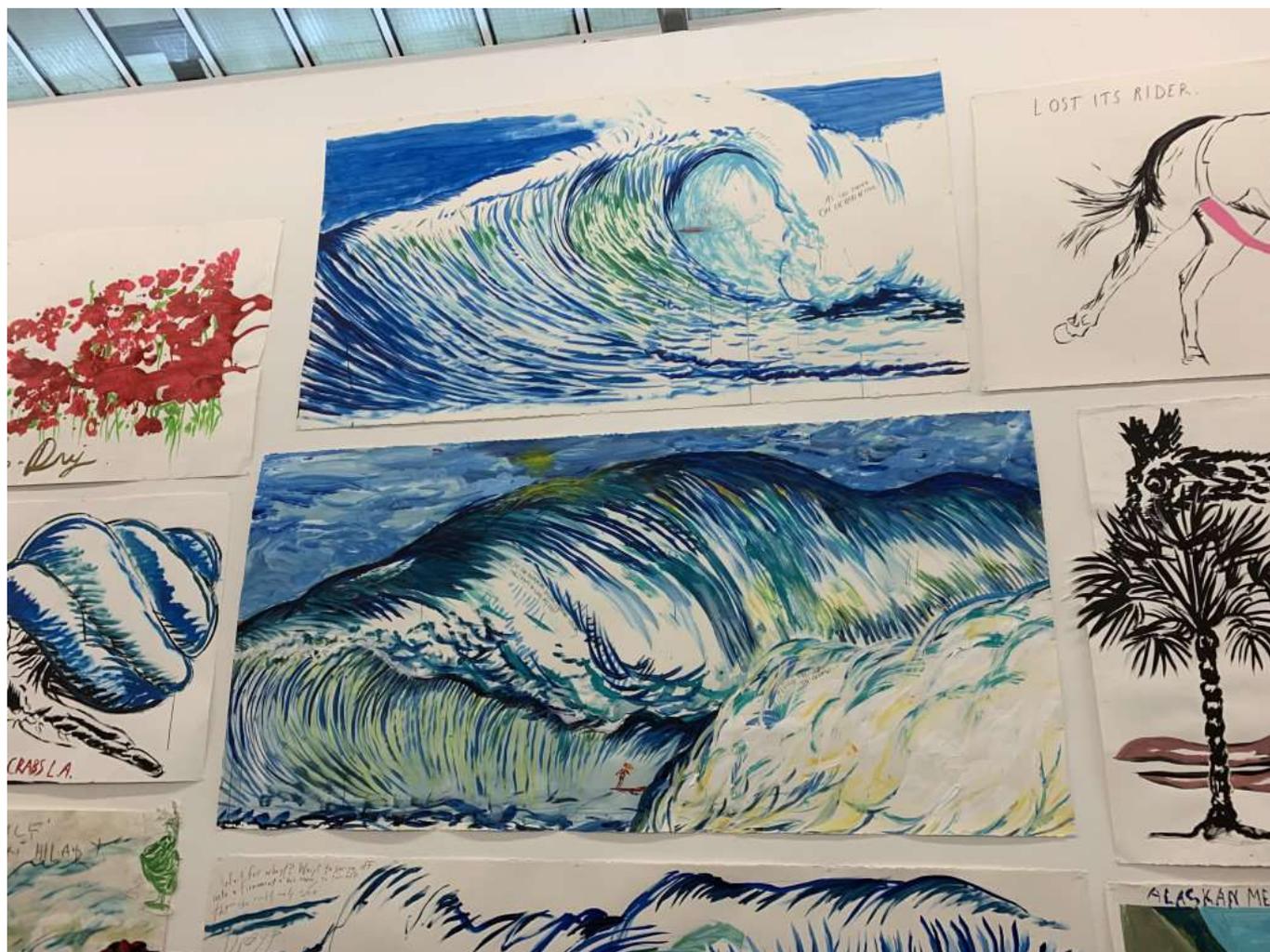
The plasticity of uncooked clay, which forms a manner of carpet on which the artist walks during her performance, while singing the gipsys' hymn *djelem djelem* with an impressively powerful voice, is all together a reminder of time passing – a *vanitas* if you will – as we never tread the same soil, a metonymy of humans *made of clay* according to the myth of Genesis, and an exhortation to act our lives, since such is the clay that what we are to model. Rachel Labastie has mastered many of the techniques which involve cooking and modelling clay, or firing ceramics; never does she seem to indulge into any *ornament*. The power of her intuitions is never diminished, enhanced or concealed by any *embellishment*, or by the artifice of any *trope*; no colour is added to the original colour of matter itself. One could call it an *honesty* of art, if by honesty we intend precisely that the idea or the emotion is a genuine concern and emotion of the artist herself, and that she conveys it without the weaponry of any seduction. Her rethorics mostly consists in the contrast or complementarity between the intrinsic qualities of the materials used and the meaning they are meant to express.

Publié par F.Donini Ferretti



[Voir tous les articles par F.Donini Ferretti](#)

[Propulsé par WordPress.com.](#)



18 OCTOBRE 2019 / DANS ACTUALITÉS, EXPOSITIONS / PAR LEYDIER RICHARD

DANS LE PANIER D'ARTPRESS : R. PETTIBON ET R. LABASTIE

ŒUVRES FICTIVEMENT ACHETÉES PAR RICHARD LEYDIER.

RAYMOND PETTIBON, GALERIE ZWIRNER, PARIS, ET RACHEL LABASTIE, GALERIE ANALIX (GENÈVE), GALERISTES, CARREAU DU TEMPLE, PARIS, 18-20 OCTOBRE 2019.

Suite de notre série, artpress remplit encore son panier : en galerie, chez David Zwirner, tout juste installé à Paris, et à Galeristes.

On m'a demandé de choisir une œuvre que je pourrais acheter en cette semaine d'inaugurations, j'en ai sélectionné deux. Bien sûr, il s'agit de tomber amoureux, et non d'envisager un investissement.

Mercredi soir a ouvert, à Paris, la galerie parisienne de David Zwirner, le galeriste new-yorkais. Il s'est installé dans les anciens locaux de ce qui fut la galerie du très respecté Yvon Lambert, puis la VNH Gallery. Le lieu était bondé. Sûrement beaucoup de gens de la mode, attirés par les paillettes. Ils savaient que Zwirner est quelqu'un d'important, mais ils n'avaient peut-être jamais entendu parler de Raymond Pettibon, dont les dessins ornaient, du sol au plafond, les murs de cette nouvelle adresse. Tout juste savaient-ils encore peut-être que Pettibon avait autrefois réalisé des pochettes de disques pour Sonic Youth ou Black Flag. Or, Pettibon est un immense artiste, sa rétrospective au New Museum de New York, il y a trois ans, le montrait. Ici, on trouvait notamment des dessins de surfeurs que j'aurais bien emportés avec moi. Autant je parviens à reconnaître les vagues représentées dans les dessins de Robert Longo, savoir s'il s'agit de Teahupoo (Tahiti) ou de Pipeline (Hawaii), autant celles de Pettibon m'apparaissent davantage comme des fantômes, une métaphore de l'adversité de la vie.

Au salon Galeristes, je suis tombé en arrêt devant un triptyque de Rachel Labastie sur le stand de la galerie Analix, laquelle consacrait l'intégralité de son espace à l'artiste pour un solo show. Labastie a réalisé ces nouvelles œuvres en terre après avoir visité la grotte de Lourdes. Elles sont faites d'une argile que l'artiste fabrique et qui ne sèche pas. Elle rejoue ici le retable religieux, et l'œuvre conserve le souvenir de cette paroi rocheuse devenue lisse à force d'être caressée par des mains pieuses. La terre garde la trace d'un calice avant contenu un sana sacré. Dans d'autres tableautins, la terre s'ouvre sur un trou qui évoque autant

des stigmates qu'une vulve. Ou bien l'artiste a imprimé des gravures après avoir frappé une plaque de cuivre avec une hache.

Richard Leydier



Rachel Labastie, stand galerie Andix (Genève), Galeristes, Carreau du temple, Paris, 2019

Couv. : Raymond Pettibon, galerie Zwirner, Paris.

AUCUN COMMENTAIRE

Désolé, le formulaire de commentaire est fermé pour l'instant.

Search for:

[newsletter](#) [mentions légales](#) [confidentialité](#) [à propos](#) [contact](#) [abonnement](#)

artpress



INTERVIEWS

SYLVAIN LEVY, collectionneur

Collectionneurs depuis plus de trente ans, Sylvain Levy, sa femme Dominique et, désormais, leur fille Karen s'investissent dans la DSL collection consacrée à l'art contemporain asiatique.

➔ Quelle est votre définition du collectionneur ?

Aujourd'hui, on a tendance à qualifier un collectionneur par des chiffres... Je collectionne depuis 34 ans avec ma femme Dominique. Au début, collectionner était un parcours. La collection était un voyage qui permettait de s'enrichir spirituellement.

➔ Quels sont vos critères de réussite ?

Pour une collection qui s'ouvre au public comme la nôtre, il faut d'abord qu'elle soit influente, accessible et singulière. C'est aussi et surtout un vrai projet culturel dans lequel on essaie de mélanger harmonieusement trois choses : une aventure familiale, une collection que l'on essaie de garder la plus contemporaine possible en la limitant à 380 œuvres et en la renouvelant à 10 %, et enfin une qui reste dans son temps avec l'utilisation des nouvelles technologies.

➔ Vous collectionnez l'art chinois contemporain...

J'ai un parcours dirigé vers la Chine, une vision qui m'est propre et qui n'a pas d'autorité. Car dans l'art il n'y a pas de vérité. Nous nous sommes mis à collectionner l'art contemporain chinois car nous considérons que l'art est le miroir d'une société. Aujourd'hui encore plus, la société chinoise connaît des transformations techniques en



© COURTESY VADA

➔ Comment communiquez-vous sur votre collection ?

À travers un musée virtuel, des prêts le plus souvent possible... Ce qui est important c'est de devenir une plateforme d'idées, que DSL devienne une identité culturelle contemporaine et atemporelle.

➔ Vous participez à la foire Asia Now...

Le marché est "focusé" sur les mêmes artistes donc on a besoin de nourrir la diversité. Asia Now en fait partie. L'Asie très présente économiquement est culturellement quasi absente dans les institutions et dans les foires. C'est pourquoi on soutient Asia Now...



Sylvain et Dominique Levy ont constitué l'une des plus grandes collections d'art contemporain chinois au monde.

Desiree Tham. *Feng Shui Objects*, 2019.

termes de vitesse et de dimension. Une énergie qui peut être créatrice et destructrice d'ailleurs. L'art contemporain de cette société reflète cette énergie.

RACHEL LABASTIE, artiste

La galerie Analix Forever consacre un solo show intitulé *Envers et contre tout* à l'artiste Rachel Labastie à la foire Galeristes. Nominée pour le prix FILAF/Galeristes, prix du meilleur livre d'art contemporain, Rachel Labastie présente une superbe sélection de son travail sur la totalité du stand.

➔ Que présentez-vous sur le stand ?

Je montre un choix d'œuvres parmi mes créations les plus récentes : dessins, gravures, sculptures dans mes matériaux de prédilection, le verre,

l'argile crue, le marbre, la paraffine et la céramique. Dans mon travail, le rapport au corps est très important. Car il est à la fois présent et absent par les traces qu'il laisse sur la matière.

➔ Quelle est la pièce la plus accessible du stand ?

C'est *Mains*, une sculpture en

argile représentant des mains jointes dont on ne sait pas si elles sont en position de prière ou de lutte. Elles parlent de ce désir de transcendance ou de destruction qui fonde la nature humaine.

➔ La plus chère ?

Celle intitulée *Des forces*, réalisée en marbre blanc de Carrare avec des sangles de transport. Si le marbre blanc revisite la sculpture classique, les sangles de transport bleues ajoutent une tension avec l'espace.

Et votre toute nouvelle œuvre ?

Venus, dans un marbre noir habituellement réservé à l'architecture. Alors que la matérialité du marbre tire *Venus* vers la terre, sa posture évoque la légèreté, le désir de s'élever, d'échapper à sa condition terrestre.



Venus, sa dernière œuvre est exposée dans un jardin de sculptures dans le Sud-Ouest.

■ *Envers et contre tout*, solo show de Rachel Labastie

/Galerie Analix Forever. 18 au 20 octobre. Galeristes. 2, rue Perrée, 3^e. www.galeristes.fr et www.rachellabastie.net



Rachel Labastie. *Portrait aux Ailes*, 2019.



Rachel Labastie, RACHEL LABASTIE, Sans feu ni lieu,

Eleven Steens, Bruxelles, Du 24 avril au 29 juin 2019

Rachel Labastie crée une oeuvre venue de la nuit des temps. Avec ses mains, l'artiste donne une nouvelle vie aux matériaux que sont la porcelaine, la céramique, l'argile, le marbre ou le verre. Et livre des installations de l'ordre du sacré.

Elle a les yeux, les cheveux noirs. Elle pourrait être l'héroïne d'un roman de Marguerite Duras. La douceur de la voix de Rachel Labastie déchire l'âme lorsqu'elle parle de ses oeuvres. Parcours, arrêt, contemplation. Et le regard et le corps du visiteur d'être déstabilisés par tellement, oui tellement de forces pour réussir l'exploit d'une délicatesse, d'une tendresse, voire d'une détresse absolue. Suspendus à un clou, de gigantesques *Entraves* de porcelaine blanche caressent les murs comme un collier de pétales monumentaux et subtils acceptés par un frêle cou consentant. « Peut-être s'agit-il de ces entraves les moins visibles que nous portons pourtant tous, celles de nos « prisons » intérieures ? », se demande l'artiste lors d'un entretien avec Caroline Engel. Ni cri, ni hurlement. Seule une attache sensuelle et affolante. Une vision.

Elle a des flammes dans les yeux. Les cheveux noirs et épais de ses ancêtres yéniches tombent sur ses épaules. Salopette en jean et chemise à carreaux, Rachel Labastie dirige le visiteur dans une atmosphère métaphysique et initiatrice. Elle nomme ses oeuvres. Calice. Retable. Foyer. Territoire. Enlèvement. « La belle échappée »... résonnent dans l'espace et claquent en

tombant sur le sol. Des titres qui énoncent l'Homme disent tout dans leur simplicité. Des installations qui expriment le Sacré offrent tout au regard. Pourtant, encore au delà « De l'apparence des choses », la jeune femme remonte aux origines. Revenir à soi ou bien revenir au monde, « au monde-soi » et donner à voir. Pour retrouver « des tensions entre les individus, des individus et l'espace, entre les peuples et les territoires », confie l'artiste.

Voici deux mains en verre ou en marbre tendues par des sangles qui n'en peuvent plus de se tenir entre tant de puissance et de légèreté dans le vide. Sur un socle des doigts en terre s'entrelacent. Au sol, un foyer en céramique expose en son centre des ossements. Sur le papier, un cercle composé de cendres résiduelles dévoile une « cuisson primitive ». Au mur, des haches restent prises dans leur mouvement. Ici ça coupe et ça tranche. Ça fait mal. Le corps brûle et l'esprit se trouble. Emotion et panique. Le visiteur perd pied. Car partout la douleur convoque l'ardeur de la prière et demande l'apaisement. Rachel Labastie « ne nous révèle pas les « choses » qui lui sont « arrivées » mais nous parle de leur perception, écrit Barbara Polla, de celles qui sont arrivées jusqu'à elle, traversant le passé depuis la nuit des temps... ». Sa voix résonne encore dans tout le corps lorsqu'elle chante en marchant lentement et cassant le sol de feuilles d'argile cuite. Sa voix, ses mains, son corps transmettent le désir de liberté de chaque être humain. Son oeuvre est essentielle. Nécessaire. Rachel Labastie a les yeux, les cheveux noirs.



Anne Kerner.

Les Blogs

De l'art helvétique contemporain



Rachel Labastie, « Des Forces », Editions Macula, [Espaces Editeur Artgenève](#), 30 janvier – 2 février.

Barbara Polla insiste sur un aspect essentiel de l'oeuvre de Rachel Labastie : l'artiste « comme James Joyce se concentre sur son monde intérieur. Un monde intérieur riche d'expériences et de questionnements que l'on devine violents ». Et d'ajouter « elle ne nous révèle pas les « choses » qui lui sont « arrivées » mais nous parle de leur perception. » La créatrice les évoque en sculptant en ce qui élargit contextualisation et psyché. Si bien qu'il n'existe plus de frontière entre le monde réel et expérier voir entre le monde conscient et inconscient (personnel et collectif).

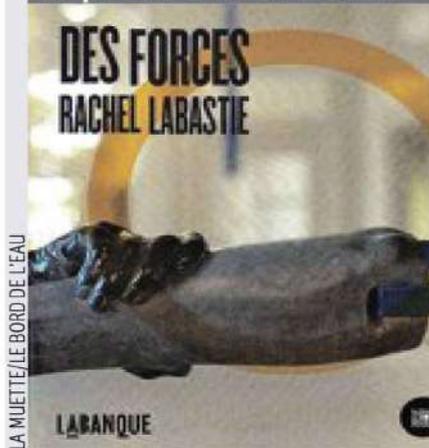
Une telle traversée ramène aux temps primitifs. Avec différents matériaux et reliques vernaculaires Rachel Labastie crée un monde en perte d'orientation pour une raison majeure : il jouxte des abîmes. La puissance «machinique» est mise en branle pour piéger le regard à travers d'étranges cérémonies minimalistes. De la civilisation humaine et ses croyances il ne reste que des morceaux d'humains et des « ruines ». Mais tout demeure vivants. D'où l'enchantement des images. Le minéral reprend son importance dans la magnificence que l'artiste organise telle un princesse potentielle d'un hypothétique nouvel âge. Elle organise un matérialisme métaphysique selon une féerie en charpie et par un retour entre autres à l'argile, le verre ou le bronze.

L'oeuvre est hypnotique et jouissive dans les fusions proposées. Les apparences se déforment sous la puissance d'une poésie première. Elle permet d'écraser ce que l'artiste intitule «l'Apparence des choses». Demeurent les vestiges propres à conserver une mémoire culturelle et une narration paradoxalement peu éloignée d'une récit autobiographie mais dégagé des inepties de l'autofiction. Surgissent une réflexion sur les liens familiaux et sociaux, un rêve d'unité et de fraternité à travers des archétypes et symboles d'un inconscient collectif que l'artiste transforme afin que nos comportements et notre civilisation subissent une même modification.

[Jean-Paul Gavard-Perret](#)

SEMAINE DU 3 AU 9 OCTOBRE 2018 ARTS LIBRE

La parution de la semaine



Rachel Labastie

Française (1978) elle vit à Biarritz et à Bruxelles où elle a exposé en solo (B-Gallery, 2012). Une monographie lui a été consacrée à l'occasion de son expo au printemps 2018 à Labanque, centre d'art à Béthune (France). Trois textes éclairent sa démarche au regard des très nombreuses

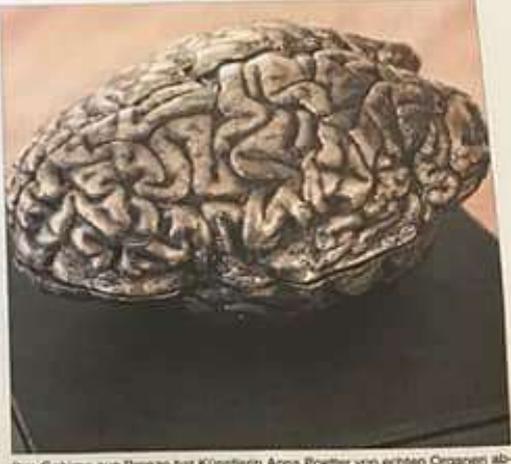
illustrations pleine page de l'ouvrage. Dans le portrait dressé par Barbara Polla, il est question d'une approche "joycienne", une "concentration sur le monde intérieur"; aussi, "de donner à la 'terre brute' les formes de ses désirs; du feu qui est 'la civilisation', de la roue, d'une première performance et d'une voix de femme, des mains qui sont 'l'outil premier' de l'artiste, de hache, d'un atelier de céramiste, de liberté..." Autant de références aux œuvres de la sculptrice céramiste qui travaille la terre (et le verre) et rejoint dans une sorte de mythologie personnelle, les entrailles de l'histoire de la terre. De son côté, Paul Ardenne annonce "l'être, d'esprit métaphysique", avance que deux raisons poussent l'artiste au modelage et à la cuisson: "la forte sensualité que génèrent la terre et le feu, [...] et la très haute technicité requise", parle des "objets sculptés" de l'artiste et estime que les œuvres "suggèrent toutes un risque de défaillance, un désordre possible dans l'ordre rangé de sa vie... et de la nôtre". Et implique le corps. Ce que reprend Marie-Laure Bernardac qui en réfère aussi à Eva Hesse et à Louise Bourgeois, et qui introduit, avec les origines gitanes de la céramiste, le rituel et la magie autour du feu, et même une certaine violence. Toutes contributions qui livrent la richesse humaine de la démarche, de l'œuvre et de la personne. (C.L.)

→ *Des Forces*, Rachel Labastie, 160 p., bio et expos. Ed. La Mulette/Le bord d'eau.

→ Rachel Labastie participe jusqu'au (24.03.19) à l'expo *Que fut 1848 ?* au Frac de Dunkerque.



Statt religiöser Darstellungen zeigt das an einen Altar erinnernde Objekt von Jay Gard nur „provisorisch zusammengebaute“ TV- und Computerbildschirme.



Ihre Gehirne aus Bronze hat Künstlerin Anna Poetter von echten Organen abgegossen.

Fragmente des schnellen Wandels

„Ansbach Contemporary“ noch bis 30. September – Kritik an der Gegenwart

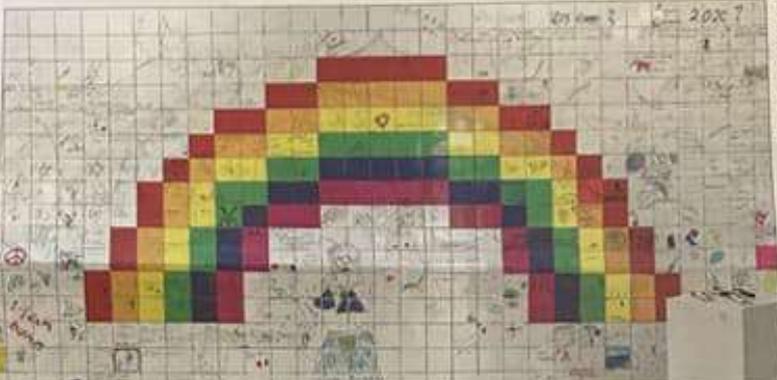
ANSBACH – Die Ansbacher Biennale ist in die zweite Runde gestartet. 18 Künstler und Künstlerinnen beteiligten sich 2016. Insgesamt 23 sind es 2018. Sie kommen aus Deutschland, Österreich und Frankreich und wirken zum ersten Mal mit „Was bleibt?“ ist das Motto der diesjährigen „Ansbach Contemporary“, die an drei Orten präsentiert wird. Wieder mit dabei sind die Götische Halle im Schloss und das Kunsthaus Reitbahn 3, neu ist das Stempflehaus. Bislang sehr zufrieden mit der Resonanz zeigt sich Johannes Vetter, der die Veranstaltung gemeinsam mit Inan Alisan organisiert hat.

Die Frage nach dem, was Bestand hat, wird den Zuschauer dieser Ausstellung unweigerlich beschäftigen. Denn, was vordergründig bei vielen der hier gezeigten Kunstwerke ins Auge fällt, ist, dass sie nicht aus beständigen Materialien gefertigt sind. Von der Stückmarmor-Wurstaube der Wienerin Elisabeth Windisch einmal abgesehen. Diese stellt eigentlich den Umkehrschluss her, indem sie etwas höchst Vergänglichem, einem Lebensmittel, Dauerhaftigkeit verleiht.

Wegwerf-Artikel einer Wohlstandsgesellschaft

Vorherrschend sind es jedoch genau die Wegwerf-Artikel einer Wohlstandsgesellschaft, die bei der Biennale zu imposanten Kunstwerken komponiert werden. Sie sind Spuren, Fragmente, Zeichen einer Zeit, die sich in einem immer schnelleren Wandel befindet. Zusammengesetzt wie ein Mosaik, zeichnen diese Arbeiten ein sich der heterogenen Wirklichkeit annäherndes Bild. „Was wir hier zeigen, ist ein Querschnitt zeitgenössischer, junger Kunst, die auf ihre Art die Auseinandersetzung mit der Gegenwart sucht“, sagt Johannes Vetter.

Es fällt auf, dass eigentlich keine der ausgestellten Arbeiten besonders



Zum Mittelpunkt lädt der Regenbogen von Lukas Glinkowski ein. Seit Beginn der Ausstellung hat sich das Aussehen der gefliesten Wand schon entscheidend verändert.

heraussteicht, auch wenn manche dies aufgrund ihres Formats suggerieren. Es gibt nicht das eine, alles überragende Kunstwerk, das die Ausstellung definiert. In der Tat sind es Sprengsel, Aspekte, Details eines komplexen Ganzen, das vom Einzelnen kaum mehr erfasst werden kann. Die monumentale Schneeflocke „Déjà-vu“ des Berliners Felix Oehmann etwa, die man in der Götischen Halle findet, gefertigt aus Karton und Kunstharz, ist so etwas wie ein Symbol für das nicht Greifbare der Gegenwart: Will man ihr näher kommen, sie erfassen, so schmilzt sie hinweg.

Viel düsterer in ihrer Wirkung, aber thematisch anschließend, ist die

Arbeit der Anglerin Künstlerin Rachel Labastie. Die menschlichen Knochen in dem Aschehaufen und die leeren Stiefel, in denen dieser Mensch einmal gesteckt haben mag, stellen die Frage nach dem, was bleibt, auf höchst drastische Weise.

Kommunikation ist ins Nichts gerichtet

Das Objekt des Berliners Jay Gard entlehnt seine Form einem klassischen, dreiflügeligen Altar. Doch statt religiöser Darstellungen gähnt die Leere von „provisorisch zusammengebaute“ TV- und Computer-Bildschirmen. Die Götzen unserer heutigen Zeit vermitteln keine Botschaft: Sie umrahmen das Vakuum

einer ins Nichts gerichteten Kommunikation.

Die von echten menschlichen Organen abgegossenen Gehirne der Nürnbergerin Anna Poetter spielen mit ihrem Goldglanz auf das an, was viele beschäftigt: Geld. Doch das kann man, wie schon der Cree-Häuptling Tatanga Mani erkannte, nicht essen. Und trotzdem speist es unsere Phantasie auf eine Weise, die zum Weinen ist, wie Zoé Claire Müller und Johannes Böttner aus Berlin mit ihrer Brunnen-Installation befinden. Die Quelle wird gespeist von „Tränen“ im Überfluss. Zu sehen ist dieses Werk, ebenso wie die bronzenen Denkapparate, im Stempflehaus.

Im Kunsthaus Reitbahn 3 hat der Regenbogen des Berliners Lukas Glinkowski sein Aussehen bereits entschieden verändert, weil die Aufmerksamkeit an das Publikum zum Mitgestalten hier ernst gemeint ist. Für einige Verwirrung dürfte das Video von Patrycja German aus Berlin sorgen. Bei dem Versuch, sich - ohne einmal abzusetzen - zehn Liter Bierstich einzuverleiben, geht vieles daneben. Um die Künstlerin herum färbt sich alles rot, sie stürzt wie in einer Blutlache. Der Wiener Aktionskünstler Hermann Nitsch hat Ähnliches allerdings bereits in den 1960er Jahren zelebriert.

Perfektion übertrifft die Wirklichkeit

Kühl und makellos sind dagegen die Arbeiten des Ausrachers Andreas Blank. Seine aus Marmor, Basalt und Serpentin hergestellten Objekte übertreffen in ihrer Perfektion die Wirklichkeit. Weiße Hemden, Aktentöcher, elegante Herrenschuhe bilden genau jene Ausstattung, die Manager und Bankier kennzeichnet. Sind diese nicht eigentlich die wahren Herrscher der heutigen Zeit?

Es äußert sich in diesen so unterschiedlichen, so scheinbar beziehungslosen, zum Teil aus Abfällen gefertigten Werken viel unterschwellige Kritik an der Gegenwart. Die einzelnen Teile setzen sich zusammen zu einem facettenreichen Bild des Ist-Zustandes. Splittlerhaft, flüchtig, vergänglich zeichnet die Ausstellung das Bild einer Zeit, in der sich der Kunstbetrieb einem immer größeren Tempo unterworfen ist: vielleicht eine Erkenntnis, die bleibt.

MARTINA KRAMER

Die Ausstellung „Ansbach Contemporary“ wird noch bis zum 30. September gezeigt. Geöffnet ist Mittwoch und Samstag von 10 bis 13 Uhr und 14 bis 17.30 Uhr, Donnerstag, Freitag und Sonntag von 14 bis 17.30 Uhr. Montag und Dienstag ist geschlossen.



Symbol für das nicht Greifbare der Gegenwart: Felix Oehmanns monumentale Schneeflocke.



Für einen Moment des Schauderns sorgt beim Betrachter das Werk von Rachel Labastie. Dargestellt sind menschliche Knochen in einem Aschehaufen.



Die Objekte des Künstlers Andreas Blank übertreffen in ihrer Perfektion die Wirklichkeit.

DARK MOFO 2018

Festival prepares to excite

Themes explore incarceration and freedom

SUSAN OONG and CHANEL KINNIBURGH

EXCITEMENT is building ahead of Tasmania's popular midwinter festival, with some key exhibitions and shows opening today to kick off Dark Mofo 2018.

As mysterious upside down crosses are installed across the city and workers begin to prepare Princes Wharf No. 1 for next week's Winter Feast, the Tasmanian Museum and Art Gallery will open its Dark Mofo centrepiece *A Journey to Freedom* today.

Across the river, Rosny Barn will launch Troy Emery's *Wildlife* exhibit, featuring shaggy, dog-like sculptures. The show is open today between 11am-5pm.

Late rock 'n' roll legend Lou Reed's guitars and amps will create a roaring hum at Domain House from 2-8pm. The free act involves 24 strings activated by magnetic cones unleashing a surge of sound.

Tanya Tagaq will also bring

a musical act to the stage on day one, performing an explosive live score to a screening of Robert J. Flaherty's silent chequered classic *Nanook of the North*, at the Odeon Theatre from 8pm. The film documents the life of an Inuk family in the Arctic.

The appearance of the inverted red crosses have had many locals scratching their heads. Creators Christian Wagstaff and Keith Courtney, from CPS Productions, were scheduled to enlighten locals about their work involving three 20m crosses yesterday.

But the public will have to wait a little longer for the reasons for the installation after the media event was postponed. CPS Productions were behind the mind-bending *House of Mirrors* set up at Dark Park in 2016.

The themes of incarceration and freedom are central to the new exhibition opening tonight at the Tasmanian Museum and Art Gallery.

A Journey to Freedom is

guest curated by Swiss-born Barbara Polla and brings together thought-provoking works by 13 European and Australian contemporary artists, including a photographic series by Tasmanian Ricky Maynard.

Sam Wallman has two works in the exhibition, including *At Work Inside Our Detention Centres: A Guard's Story*.

The powerful art work gives the audience an insight into the interaction between asylum seekers and guards at Australia's immigration facilities.

His other work, which has been painted on a gallery wall, explores the history of imprisonment in Tasmania, as well as issues relating to contemporary and future prisons. Part of the painting references a drug research trial in England, which involves chemicals that would psychologically disturb a prisoner into thinking they've been in jail for thousands of years, rather than a week or two.

From donning a virtual reality headset for a seven-minute



WHAT DOES IT MEAN?
An inverted cross near the IXL Jam Factory on the waterfront.
Picture: KATY MORGAN

journey into outer space by artist Shaun Gladwell, to video installations, sign-writing and navigating around a small concrete slab the size of a prison cell, the multimedia artworks ask viewers to think about what imprisonment means and how we can change it.

"By imprisonment, I mean the real ones of the walls of the jails but also the imprisonments we have inside our minds," said curator Ms Polla.

"These works specifically talk about prisoners, but in some ways we are all imprisoned in

our body and in our brain." Along with her international curating work, Ms Polla has had an interesting background, first training as a medical doctor in her hometown of Geneva before entering the Swiss National Parliament as an MP.

Co-curator Dr Mary Knight said having different institutions working together "creates some very exciting projects".

A Journey to Freedom opens today at 6pm and runs until July 29.

TODAY'S HIGHLIGHTS

- Troy Emery: Wildlife.** Rosny Barn, 11am-5pm
- Laurie Anderson and Hsin-Chien Huang: Chairroom.** Domain House, 2-8pm
- Lou Reed: Drones.** Domain House, 2-8pm
- Various artists: The Pink Palace.** Corner of Argyle and Bathurst streets, 5pm
- James Newitt: Delay.** Contemporary Art Tasmania, 5pm
- Various artists: Dark (Other) Times.** Pimsoil Gallery, 6pm
- Various artists: A Journey to Freedom.** TMAG, 6-9pm
- Second Echo Ensemble: By My Hand.** Black Temple Gallery, 7pm
- Tanya Tagaq: Nanook of the North.** Odeon Theatre, 8pm

For details and tickets visit www.darkmofo.com.au

PROBING: Artist Rachel Labastie, of France, at TMAG's *A Journey to Freedom* exhibition.

Picture: RICHARD JUPE

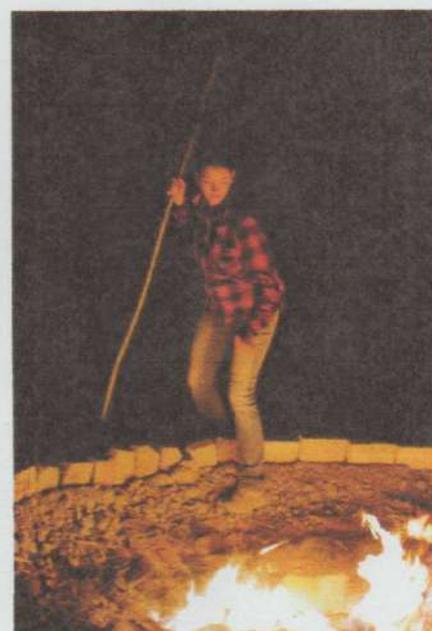


LE FEU EN PARTAGE

de Rachel Labastie

En 2017, dans le village abandonné d'Egulbati, en Espagne, Rachel Labastie découvre dans les habitations désertées des morceaux de tuiles, de pots, de vaisselle, et même l'atelier d'une céramiste encore truffé d'échantillons, de sculptures et d'objets usuels. Elle décide alors de mélanger ces fragments symbolisant l'histoire de ce village à de l'argile crue qu'elle transforme en bâton – une forme évoquant à la fois la carotte (échantillon de prélèvement du sous-sol) et l'accessoire du marcheur –, et de les cuire sur place et sans four pour arrêter le temps et figer la mémoire. Une technique toujours vivace dans certaines régions d'Afrique ou de Corée. Pour se familiariser avec ce savoir-faire ancestral, Rachel Labastie se plonge dans la lecture d'ouvrages histo-

Techniques de James C. Watkins et Paul Andrew Wandless, et teste, à moindre échelle, la construction d'un four primitif dans son jardin. Enfin prête, elle creuse un trou de trois mètres de diamètre dans la terre d'Egulbati, l'entoure de toutes les briques collectées dans l'atelier et alimente le feu avec le bois des forêts alentours. La nuit venue, les anciens villageois escortés de txalapartistes, ces musiciens basques traditionnels jouant sur des instruments de bois ou de pierre, sont invités à participer à cette cérémonie. Près de neuf heures seront nécessaires pour faire monter la température à 900 °C, un temps de communication et de partage... jusqu'à l'extraction des sculptures au petit matin. Un rituel en forme d'hommage au passé, au présent et au futur. ■



Cérémonie vernaculaire, performance,



Rachel Labastie, Des forces, DFM 1, 2017. Sculptures, sangles, crochets et marbre de carrare . Dimensions variables. Production Labanque

[#Evénements](#), [#Photo](#), [#TrendArt](#) Un, Deux, Trois... Labanque !

by Patrice Huchet on 13 avril 2018

Merci à Patrice Huchet pour cet article dans Mowwgli.com sur mon exposition en cours à Labanque à Béthune.

A l'étage nous sommes accueillis par une roue en osier qui tourne sans fin. Elle évoque la roulotte des origines Yéniches (peuple nomade de l'Europe et grands vanniers) de la grand-mère de Rachel Labastie. Toutefois entourée de haches en céramique plantées dans le mur, comme elle l'est, l'œuvre pourrait nous inviter à une fête foraine ou encore évoquer une attaque de diligence. En tout cas un jeu de forces est à l'épreuve. D'ailleurs « Des forces » est le nom de ce sixième chapitre de son projet intitulé De l'apparence des choses.

Des forces contraires, il s'agit bien de cela dans cet épisode. Tout le parcours oscille entre érection et suspension, dureté et fragilité, violence et sensualité. Rachel Labastie joue des paradoxes et de l'apparence des choses. Elle utilise l'argile crue, le bois, la céramique, le verre, le marbre dans ses huit installations où se manifestent le geste, l'apesanteur, le feu, la violence et la magie.

Les œuvres les plus frappantes sont peut être celles qui justement nous rapproche du rituel et de la magie, par exemple avec Foyer, une œuvre faite d'ossements modelés en grès noir reposant

sur des tessons roses et bruns. Un amas qui évoque les restes d'un charnier, de fouilles archéologiques d'un tombeau ou encore d'une grotte du paléolithique. Elle montre le paradoxe du feu dont la maîtrise est indispensable pour sa création et qui réchauffe, nourrit, permet de fabriquer mais aussi brûle, détruit. Il est symbole de vie et de mort. Il est aussi celui qui permet la communion dans des rituels chamaniques, ou des fêtes. En témoigne son intervention réalisée en 2017 dans un village de Navarre comme une cérémonie ritualisée. Dans un village abandonné, en fouillant dans les ruines des maisons, elle a ramassé des tuiles, des morceaux de céramiques et les tessons trouvés. Puis elle a réalisé un immense four primitif dans la terre pour cuire ses morceaux trouvés dans des bâtons d'argile. Ce feu qui a brûlé toute la nuit pour la cuisson a permis le rassemblement de tous les villageois. Cette cérémonie autour du feu révèle le désir du collectif afin de convoquer la communion autour des disparus, d'une histoire, comme un rite chamanique.

Eprise de liberté, elle dénonce toutes les entraves. Avec la série Entraves, des chaînes, des colliers d'esclaves sont accrochés au mur comme les équipements dans une écurie et attendent le forçat ou l'esclave. Le paradoxe naît de la fragilité de la céramique blanche utilisée qui contraste avec la gravité du propos.

Dans ce premier étage qui lui est entièrement consacré, Rachel Labastie pointe du doigt la dualité incarnée dans la matière en transformation. Magie du feu, rituel sacré, bâtons de pèlerin, roue du destin, on a envie d'écouter ses histoires et de la suivre dans cette cérémonie qui réunit la communauté des humains.

Les forces de Rachel Labastie à Labanque

MARS 16, 2018

C'est le chapitre 6 de « L'Apparence des Choses », le premier volume de l'œuvre de l'artiste française que vit et travaille actuellement entre Bruxelles et Madrid. Céramiste au sens le plus large – elle utilise aussi bien la terre crue que la céramique, le marbre que le verre, la porcelaine que la vidéo – l'artiste propose à Labanque, à Béthune, une exposition centrée sur les rapports de force physiques et mentaux entre individus, entre les individus et l'espace, entre les individus et la matière, entre les peuples et leurs territoires.

En ouverture de l'exposition, en haut de l'escalier monumental du bâtiment qui faisait autrefois partie de la Banque de France, une grande roue en osier tourne sur elle-même, accrochée au mur : *Djelem Djelem*. un hommage à la

grand mère maternelle de l'artiste : Jenisch, nomade, marchande d'osier, elle voyageait à travers l'Europe, peut-être s'est-elle arrêtée près de Genève, où Rachel Labastie expose aussi... Le voyage, le déplacement, le geste du vannier, le travail, la création, le mouvement perpétuel : toutes activités chères à l'artiste. Le mouvement, autour de la roue, est aussi symbolisé par les haches de céramique, certes figées dans le mur, mais qui semblent être arrivées là au bout d'un geste de violence qui envahit le cadre bourgeois de l'espace de l'ancienne banque devenue lieu de culture.

La pièce la plus violente est cependant *Le foyer*. Placé en regard de la cheminée principale de l'appartement qui fut autrefois celui du banquier, *Le Foyer* est une pièce terrible et magistrale. Des os calcinés – fémurs, péronés humérus, vertèbres, omoplates, bassins, mais aussi crânes... – entassés les uns sur les autres, évoquent ce foyer autour duquel se réunissent désormais les spectateurs, en l'absence des protagonistes initiaux. La délicatesse de l'œuvre, sa beauté, la douceur de ce qui semble être de la pierre et des cendres mais qui est en réalité fait de la même



céramique que les os brûlés (seule la différence de cuisson donne la différence de nuance), happe notre regard qui rencontre aussi des mains, croisées en une supplication, dans une vitrine... L'intelligence de l'installation est époustouflante. Pas d'os de mains ni de pieds dans *Le Foyer* cependant : les mains, les pieds, sont présents ailleurs dans l'exposition.



Les mains, surtout, sont partout d'ailleurs. Elles se tiennent, avec force, elles s'empêchent, elles s'entravent les unes les autres – elles glissent, elles échappent aussi. Car aucune *force*, aucune contrainte ne saurait retenir la créativité de Rachel Labastie. Ses mains de marbre de Carrare blanc ou noir, veinées de gris, ses mains de verre, tirées ou suspendues par de classiques sangles de transport bleues, structurent l'exposition de salle en salle, jusqu'aux *Entraves* de céramique blanche, l'une des œuvres signatures de Labastie, suspendues dans la dernière salle. Des surprises aussi, beaucoup de nouvelles pièces, produites par Labanque : des caisses de bois contenant les sculptures de l'artiste, comme prêtes à partir en voyage. Emporter partout sa terre avec soi : comment ne pas évoquer Petrit Halilaj. Mais pour Labastie, c'est la terre qu'elle transforme plutôt que la terre qui l'a portée.

Last but not least, les *Réceptacles* : peut être la pièce la plus mystérieuse. Des sortes de troncs en céramique, mais tordus, volontairement déformés, vivants de ce fait même et qui contiennent, comme un trésor oublié, un joyau une poignée de verre brisé, la rosée du matin, quelques gouttes de pluie, la poésie d'une nature évanescence mais qui nous revient, entre les mains de la sculptrice, comme une offrande.

Une offrande tout en *Forces*.

BY JEAN-PAUL 2 | 17 MARS 2018 · 9 H 54 MIN

Rachel Labastie, *L'Apparence des Choses Chapitre VI : Les forces* (Exposition)



La force des choses : Rachel Labastie

Une nouvelle saison de « *L'apparence des choses Chap VI* » permet entre autres de présenter les « *forces* » des céramiques, dessins et installations de Rachel Labastie dans les appartements de l'ancienne Banque de France. Il existe là tout un jeu d'action de puissances "occultes" (ou presque) qui se renforcent ou se neutralisent. L'artiste transforme l'espace, les « corps » et les « esprits » à travers l'argile brut, la céramique, le verre, le marbre, le bois dans des scénarios où se mélangent l'indicible (feu) et le visible en une sorte de sorcellerie évocatoire. Elle transforme le monde des « objets » en diverses oppositions. Liberté et enfermement, envol et chute, violence et fragilité créent des états de hantise car nous sommes toujours dans une attente entre équilibre et déséquilibre au sein de scénarios où les changements mêlent résistance et fluidité. Ce travail oblige à une révision perceptuelle. Et ce, au sein de tout un système de possibles par des transformations où le corps (même s'il est absent) et les matières sont en jeu et en tension. L'artiste parfois les sculpte (à partir d'une boue molle qui sèche) à mains nues, avec coudes et genoux afin que les pièces se dispersent ou se déploient et se concentrent. Il existe autant des enlacements que des gestes d'hospitalité.

Le projet est ambitieux, entre de « belles échappées » comme au sein de « *Caisses* » ou d'« *Entraves* ». Les directions à suivre ne sont jamais sûres là où les objets « traitent » l'espace au moyen d'entraves, de « restes », d'éclatements, de sangles, etc. Il existe toujours des pas de côté en des rituels qu'on pourrait prendre pour chamaniques. En de telles structures les tensions jaillissent afin de se transformer en appel et entraides et réceptions. Dans les installations se succèdent des sortes d'évolution là où tout est à la fois statue et aussi objet de construction.

La démarche a pour objectif de repenser la question des perspectives de l'art et sa représentation, de casser des codes pour offrir d'autres structures moins statutaires et esthétiques au sens classique du terme.

En prélude, il existe bien sûr tout un travail d'analyse qui demande d'abord de la désarticulation et de la pensée pour que l'expérience devienne fluide et perde tout aspect « usine à gaz ». L'artiste cherche moins le singulier que le neuf. Elle s'attache plus à générer l'espace qu'à une recherche purement formelle. La compréhension est là pour ouvrir le futur et offrir par divers types et plans d'expérimentation un travail sur la cuisson, les couleurs, le dépeçage ou le modelage.

L'ensemble ramène à l'origine de l'art et des civilisations premières. Un tel travail permet de repartir plus fort, loin des cloisonnements et des cocons là où jaillissent des haches, des outils, des bottes (détournées de leur fonction première) et divers types d'hérésies afin que les diktats formalistes capotent. L'artiste transforme jusqu'aux données minimalistes et le

décompositions de Tony Smith ou d'Eva Hesse à travers des implants. Ils créent de la souplesse dans le rigide.

Mais Rachel Labastie ne se contente pas de créer des formes « impures ». Elle transforme l'espace là où les notions de sculpture et la peinture « s'absentent » pour « expanser » l'espace de manière « floue » ou primaire selon des rituels qui tiennent autant de l'art que de l'artisanat. De grandes roues en osier rappellent les racines de l'artiste (une de ses grands-mères était une yéniche, une ancienne nomade sédentarisée).

L'artiste invente des rituels qui donnent toute liberté à l'imaginaire dans ses rapports aux objets et aux espaces. Les gestes les plus simples rejoignent l'alchimie en supprimant dans l'art l'aspect fétichisation. Surgit une vision souterraine, l'appel à de nouveaux collectifs, une archéologie du présent au sein de traces oubliées ou disparues que l'artiste ranime en conteuse visuelle. Elle ne fige rien. Elle ouvre des hypothèses contre la violence du monde et ses universaux et en appelle à des libertés sous forme de propositions et non de clés.

jean-paul gavard-perret

Rachel Labastie, *L'Apparence des Choses Chapitre VI : Les forces*, La Banque, Centre de production et de diffusion en arts visuels, Béthune-Bruay, du 17 mars au 15 juillet 2018

LABANQUE - BÉTHUNE

Des artistes braquent Labanque

Par Maïlys Celeux-Lanval • le 12 avril 2018

À Béthune, en 2007, une succursale de la Banque de France a été transformée en centre d'art contemporain. Onze ans plus tard, Pierre Ardouvin, Rachel Labastie et Brian Griffin investissent Labanque, de la salle des coffres aux appartements du directeur. Haut les mains !



Rachel Labastie. Des forces, DFM 2, 2017, Sculpture, sangles, crochets et marbre noir. Dimensions variables

La visite se poursuit dans les anciens appartements du directeur de la banque, à l'étage du centre d'art. C'est là que Rachel Labastie (née en 1978) s'est installée. Son parcours, entre douceur et tension, est nettement moins joueur que celui de Pierre Ardouvin. Artiste consciencieuse et attentive au processus de fabrication de ses œuvres, Rachel Labastie explique s'être imprégnée de l'aura des matériaux nobles de cet espace privé, avec moulures et cheminées en marbre. Ce qui a débouché par exemple sur une sculpture impossible à figer, faite d'un mélange d'argile et de graisse. Très proche de l'artisanat, Rachel Labastie travaille des formes simples avec une haute technicité : on croise ainsi des roues en osier, des bottes de pluie en grès, des mains enlacées en marbre ou des cartographies tatouées sur des feuilles de porcelaine (bluffant !)... Il y a de la résistance au réel dans cet art proche de la matière et des savoir-faire. On s'en convainc à travers une vidéo restituant une performance de 2017 : L'artiste a tout d'une sorcière !

La noche que lo hace visible.

Rachel Labastie et Nicolas Delprat

ACTUALITÉS - 12/04/2018 - Article : CORINNE CRABOS

Rachel Labastie et Nicolas Delprat ont passé la frontière pour faire œuvre dans un petit village abandonné de Navarre en Espagne : Égulbati. Sur leurs pas, nous aussi nous passons la frontière pour découvrir dans le centre d'art contemporain de Huarte, le rendu de leur travail. Partir, parcourir est déjà un écho à leur démarche et prépare à accueillir le fruit de leur temps passé à Égulbati.

En introduction à la visite de l'exposition, une vidéo de 18 mn, initie à la réflexion et à la mise en œuvre de ce projet. On voit les deux artistes prendre possession du lieu, l'investir. On voit les corps transporter, poncer, casser... Le geste comme un rituel envers/avec la matière et l'espace. Cette notion du rituel va jusqu'à une cérémonie où un four éphémère a pris la forme d'un bûcher au centre du village, une nuit de pleine lune avec autour, comme il se doit, des personnes d'ici et d'ailleurs racontant des histoires en attendant le matin et le dévoilement des objets cuits toute la nuit. À l'entour, les ouvertures des maisons, condamnées par des briques rouges et trouées par effraction, ont été souligné par la main de Nicolas Delprat grâce à un dispositif de structure en fer recouverte de peinture phosphorescente qui prend la lumière du jour et la restitue la nuit. Et le rond parfait de la pleine lune peut donner l'impression d'une histoire qui se répète depuis la nuit des temps.

La suite de l'exposition est la trace, ce qui reste de ce temps d'Égulbati. Trace du travail des artistes et traces de la mémoire d'un village de Navarre. Traces d'un présent encore vif mais achevé et traces d'un passé lointain qui résiste. De cette tension, naît une émotion qui fait déambuler lentement parmi les œuvres. Prendre les précautions d'un archéologue car bien sûr le travail des deux artistes relève de cette pratique. Faire remonter le passé et le rendre présent à nouveau. Une réactivation de la perte qui permet de reprendre le fil de la narration, de se réapproprier une histoire.

Les bâtons de Rachel Labastie tout simplement adossés à un mur blanc sont un appel à reprendre la marche. Pour revenir ou repartir mais avec toute la mémoire d'un lieu, d'un paysage, d'une vie commune. Bâtons d'argile, délicatement incrustés de morceaux de céramique, trouvés dans le village : tessons, goulots de bouteilles, bouts d'assiettes. Joie et émotion en apercevant un chiffre ou une lettre. Interrogation ou doute devant un morceau à la forme intrigante. Ces bâtons deviennent parures de diamants ou sceptres précieux d'un village de Navarre. Leur grâce fragile possède l'allant de la fierté, du courage de l'exil et de la douleur de la perte. Ils ne hurlent pas, ils murmurent leur histoire et celui d'un peuple, ils soutiennent sa marche.

Face à eux, presque à leur pied, le souvenir du four où ils sont nés. Un cercle plein de tessons de céramiques enfumées qui fait écho un peu plus loin à *Ici, il y a, là, cendre*, un rond de cendres sur papier, rappel de la présence de la lune cette fameuse nuit d'octobre.

Dispersées à l'entour des traces d'Égulbati, des œuvres plus anciennes de Rachel Labastie montrent son cheminement d'artiste et anticipent, augurent de ce qui va se passer dans cette résidence. Outils en terre qui creusent, haches en céramique fichées dans le mur, roue en osier se revendiquant des voyages tsiganes : autant d'objets qui traversent les temps, parlent des temps et rejoignent la ligne narrative de ce village abandonné.

Comme les maisons inhabitées du village, avec leurs fenêtres incandescentes, faisaient cercle autour du four de Rachel Labastie, les tableaux de Nicolas Delprat font cercle à nouveau en se déployant sur les murs de cette grande salle. C'est le fruit du travail mené lors de sa résidence à La Casa Velazquez de Madrid, en prolongement de l'action entamée à Égulbati. La présence de la lumière utilisée sur les maisons prend ici possession de la toile. À la ligne blanche fluorescente du contour mémoriel d'une ouverture murée, forcée et circonscrite, se superposent des coulées, des aplats de couleurs vives qui disent le chaos de l'histoire, ses dérèglements, sa douleur. Couleurs qui sont aussi la mémoire des graffitis trouvés dans le village par l'artiste et qui sont réactivés dans le présent des toiles. Les tableaux de Nicolas Delprat donnent à voir la lumière qui persiste d'une présence humaine même si toute présence a disparue.

L'exil, le voyage, le retour, la mémoire, l'attachement, la perte, l'obscurité de l'histoire mais aussi sa lumière sont des images mentales qui trouvent dans cette exposition une expression et une forme poétique porteuses d'histoires à venir.

La noche que lo hace visible

Exposition Rachel Labastie – Nicolas Delprat

Du 24 mars au 29 avril 2018

Centro Huarte, Navarre (Espagne)

Proposée par Coop (Bidart, France) et le Centro Huarte, Navarre (Espagne)

Commissaire : Julie Laymond

Cérémonie : <https://youtu.be/pLmeXbiz028>

Exposition : <https://youtu.be/d6WayZk1ojs>



Caisses, 2017.

© Rachel Labastie

LES FORCES CONTRAIRES DE RACHEL LABASTIE

À Béthune, Labanque, un centre de production et de diffusion d'art contemporain situé dans les anciens locaux de la Banque de France, présente un ensemble de pièces anciennes et récentes de Rachel Labastie. Cette diplômée des Beaux-Arts de Lyon, qui vit aujourd'hui entre Bruxelles et Madrid, s'est formée en autodidacte à la terre, jusqu'à en maîtriser toutes les étapes, du modelage à la cuisson, et à en faire son médium principal. Chacune de ses expositions personnelles porte le même titre, *De l'apparence des choses*, comme celui d'un livre auquel elle ajoute des chapitres. Le dernier s'intitule *Des forces*, et ce sont bien de forces complémentaires et opposées dont il est question : celles de la nature humaine, capable de transcendance et de violence, comme celles du temps qui enfout et révèle.

Rachel Labastie a une âme de conteuse, chacune de ses séries relate une histoire. L'année dernière, par exemple, en résidence dans un village abandonné de Navarre, elle a schématisé des éléments de céramique qu'elle a ensuite incorporés dans de l'argile pour confectionner des bâtons, à la fois cannes temporaires et cannes du marcheur. Puis, elle a creusé dans le sol un immense four

qu'elle a tapissé de tuiles pour y cuire ses bâtons au cours d'une cérémonie nocturne en compagnie des habitants des villages voisins. Deux de ces bâtons sont montrés à Béthune, ainsi que des *Caisses* (2017), habituellement réservées au transport d'œuvres, dont les parois, enduites d'une argile crue (qui ne sèche pas et qu'elle a mise au point elle-même), sont marquées d'impressions de mains, de poings, de genoux, autant de preuves de l'aspect physique de son travail. Pour ses *Niches* (2013), outils et armes qui prolongent le bras, Rachel Labastie a utilisé une terre chargée en manganèse, instable à la cuisson. La force du feu, comme une trace indirecte, grille le manche des haches, et leur donne un mouvement, un envol, lorsqu'elles sont accrochées au mur. C'est aussi le feu qui est au cœur du *Foyer* (2011), le feu qui réchauffe et rassemble. Les éléments qui composent cette œuvre ressemblent à du bois brûlé posé sur des pierres, mais ils symbolisent des os et des restes de corps humains modelés en gris. Comme les pierres de la base, qu'elle a fait cuire différemment, à une température plus basse, pour en faire éclater la matière. Une vaine contemporaine qui parle d'héritage. ■

ANNE-CLAIRE MEFFRE



Foyer, 2011.

© Rachel Labastie

De l'apparence des choses, Chapitre VI, *Des forces*, du 17 mars au 15 juillet, Labanque, 44, place Georges-Clémenceau, Béthune (62). Tél. : 03 21 53 04 70

DIARIO DE NAVARRA

Cultura y Ocio

Cultura

19 de Abril de 2018

PATRIMONIO INMATERIAL

Egulbati recobra su vida a través del arte

Centro Huarte acoge 'La noche que lo hace visible', una exposición sobre la residencia que realizaron Rachel Labastie y Nicolás Delprat en el pueblo



Cuando Rachel Labastie y Nicolás Delprat llegaron al señorío de Egulbati, un pequeño enclave situado en el valle de Egüés hace menos de un año, se encontraron con un pueblo abandonado, con una zona en la que las casas que todavía se mantenían en pie tenían las puertas tapiadas con ladrillos y las tejas caídas en el suelo. Ambos artistas, residentes en Bélgica, tenían por delante varios meses de trabajo para hacer visible el patrimonio inmaterial desde la creación artística contemporánea. Y así construyeron La noche que lo hace visible, una exposición que se inaugura este sábado en el Centro

Huarte en la que se presentan las pinturas, esculturas e instalaciones que Rachel Labastie y Nicolás Delprat han creado tras su intervención artística en el propio pueblo. La noche que lo hace visible surge de una residencia itinerante entre Navarra y Lapurdi. La Asociación COOP de Bayona realiza anualmente una residencia de investigación para trabajar en torno al patrimonio inmaterial vasco en la que, desde el 2017, colabora también el Centro Huarte Julie Laymond, miembro de la asociación COOP y comisaria de la exposición, fue quien invitó a la escultora Rachel Labastie y al pintor Nicolás Delprat a la residencia artístico. Lo hizo porque ambos tenían experiencia en las intervenciones sobre el patrimonio inmaterial. Mientras tanto, el Centro Huarte preparó una lista de posibles enclaves naturales donde realizar la residencia y se dispusieron todos los medios técnicos para comenzar el proyecto.

EN EGULBATI

Los dos artistas llegaron a Navarra procedentes de Bélgica y lo primero que hicieron visitar los pueblos seleccionados para este proyecto y se decantaron por este enclave del Valle de Egüés. Ambos entrevistaron a antiguos habitantes de Egulbati, vivieron en el lugary recogieron elementos del pueblo. Con todo este material iniciaron la producción de su intervención artística, un trabajo que desarrollaron entre el propio Centro Huarte y la Escuela de Arte de Baiona.

Rachel Labastie es una escultora que antes de iniciar este proyecto había trabajado en otra residencia artística en un museo de cerámica y arqueología. “Lo que más me interesó al llegar a Egulbati fue encontrar huellas de cerámica porque, en el fondo, a través de las piezas de cerámica se puede reconstruir la historia”, explica la artista. Y halló restos de cerámicas de distintas épocas, algunas muy antiguas. Pero el mayor descubrimiento fue localizar los restos de lo que fue un taller de cerámica en el propio pueblo. “Encontré pruebas que había hecho la maestra ceramista, pues luego vimos que era mujer. Y allí mismo, con lo encontrado y con barro, hice unos bastones en los que pude mezclar esos retzos de historia del propio pueblo”.

En el caso de Nicolás Delprat, la sorpresa también estuvo presente en su trabajo. Cuando llegó a Egulbati se dio cuenta que no podía trasladar sus lienzos al pueblo, sino que tenía que trabajar con el material encontrado en el lugar. Y así descubrió que las puertas de entrada de varias viviendas estaban tapiadas con ladrillos rojos para evitar que pudieran ser ocupadas. Pero también descubrió que otras personas habían roto dichas tapias y habían creado figuras geométricas con los ladrillos. “Mi trabajo tiene mucho que ver con la luz, así que tuve que crear lienzos con las propias herramientas que me ofrecía el pueblo, sin electricidad ni nada más”, comenta Delprat.

Su intervención consistió en cubrir con una capa fina de yeso los ladrillos, pintar la puerta de negro brillante, redibujar una forma geométrica sobre el propio agujero de los ladrillos, trasladar ese dibujo a una estructura de hierro y cubrirlo con una pintura fosforescente que acumulara primero y expulsara después la luz. “Durante el día, esas estructuras pintadas que eran una reinterpretación de los dibujos hechos por otras personas en el muro absorbían la luz, la guardaban. Y al llegar la oscuridad de la noche, esa energía

almacenaba producía la iluminación de cada zona intervenida. Y con esas luces conseguidas, hacía pensar en un lugar habitado, en que había vida”.

LA EXPOSICIÓN

Las piezas que Rachel Labastie presenta en la exposición evocan la tierra. Así ocurre con distintas esculturas de barro cocido que la artista elaboró en el propio pueblo en un horno tradicional. Entre las obras se encuentran unos bastones elaborados con tierra cruda de Egulbati, unas hachas de arcilla, la rueda de un carromato en mimbre, una instalación con tejas que simula un horno o una pieza que parece una luna llena hecha con ceniza. “Son elementos que evocan la tierra. Me gusta el barro porque es maleable, es cambiante, pero en cuanto lo cueces, es como si guardara el tiempo. Permite mezclar de forma simbólica todos los momentos de la historia”.

Dichas esculturas conviven en la segunda planta del Centro Huarte con las pinturas acrílicas de Nicolás Delprat . Se trata de cinco grandes lienzos de fondo negro, ´con formas geométricas pintados de forma minimalista. Unos cuadros en los que todo parece estar perfilado y dibujado en su sitio, hasta que irrumpen machas de color fucsia, verde o naranja sobre el lienzo. “Era demasiado ordenado. Le faltaba el caos. Y ese caos se consigue con el color”, concluye.

‘La noche que lo hace visible’ Centro Huarte (segunda planta). Del 24 de marzo al 29 de abril. Horario: viernes, 17 a 20 horas. Sábados, domingos y festivos, 11 a 14.30 horas.

Huellas de vida de Egulbati

El pueblo navarro de Egulbati, territorio abandonado, inspira el proyecto 'La noche que lo hace visible' de los artistas Rachel Labastie y Nicolás Delprat.

Se inaugura hoy en el Centro Huarte.

UN REPORTAJE DE PAULA ETXEBERRIA CAYUELA. FOTOGRAFÍA MIKEL SAIZ - Sábado, 24 de Marzo de 2018 - Actualizado a las 06:02h

El territorio abandonado de Egulbati, y las huellas de quienes lo habitaron y deshabitaron, son el motor que activó, hace ya casi un año, la inspiración de Rachel Labastie y Nicolás Delprat. Ambos artistas, residentes en Bélgica e interesados en trabajar en torno al patrimonio inmaterial vasco, son los creadores del proyecto expositivo *La noche que lo hace visible*, que inaugura hoy el Centro Huarte.

Un trabajo que nos habla del territorio y de la construcción de la memoria, de la memoria viva del ayer, tan necesaria para comprender el mundo de hoy, a través de las huellas de un pequeño enclave situado en el Valle de Egüés. Los dos artistas han trabajado sobre el terreno, entrevistando a antiguos habitantes de Egulbati, viviendo el lugar y recogiendo elementos del pueblo que remiten a su historia, para realizar este proyecto, que tuvo como momento clave la noche del 6 de octubre de 2017. Una noche de luna llena en la que se realizó en Egulbati una ceremonia vernácula, una acción colaborativa entre 60 personas que pernoctaron en el pueblo. Rachel Labastie propuso crear esculturas de barro cocido en un horno tradicional, generado en un agujero de 3 metros de diámetro sobre un fondo de tejas de casas abandonadas de Egulbati, que se mantuvo encendido toda la noche. Por su parte, Nicolás Delprat intervino sobre la arquitectura abandonada del pueblo, una acción a la que ha dado continuidad en el trabajo plástico que comparte ahora con el público en Huarte.

Dos obras de artistas diferentes pero con una relación visible: la importancia de la luz (a través del fuego, en el caso de Rachel Labastie, y a través de una pintura fosforescente

en el caso de Nicolás Delprat). Luz que nos habla de lo habitado, lo habitable, o de la huella de vidas pasadas.

RECOMPONER LA HISTORIA El trabajo de Rachel Labastie está muy relacionado con la cerámica. “Los arqueólogos pueden recomponer la historia de un lugar a través de las piezas de cerámica del mismo, y cuando llegué a Egulbati me encontré con esas huellas, cerámicas de distintas épocas de la historia del pueblo, y quise recuperarlas”, cuenta la artista, cuyo “gran descubrimiento fueron los restos de lo que había sido un taller de cerámica en el pueblo, dirigido por una mujer, según supimos luego”. De ahí surgió la idea de crear esas esculturas a modo de bastones de cerámica que se cocieron en aquella ceremonia nocturna en torno al fuego, en tierra cruda del propio pueblo, y que ahora se exponen en Huarte. Junto a estas piezas, Labastie muestra otras como un círculo realizado con la ceniza del fuego de aquella noche y que representa la forma de la luna llena que les iluminó en la ceremonia; restos de las tejas que se recogieron en su día de casas del pueblo para adecentar el fondo del horno, usadas, teñidas en aquel acto poético compartido; y otras piezas que la artista ha creado en arcilla en torno a la idea del trabajo de la tierra, como una serie de hachas. Además, Rachel Labastie recupera para este proyecto una escultura que realizó para otra exposición, titulada *Je suis partie, je suis partie* -himno de la cultura gitana- y que consiste en una rueda creada en mimbre, “la rueda del carromato gitano”. “Esta pieza evoca el viaje, físico y mental; el trabajo artesanal y la idea de desplazamiento, tan relacionada con un pueblo como Egulbati, donde la gente se ha ido, y que está en la frontera”, explica la autora.

El trabajo de Nicolás Delprat se desarrolló en el terreno mediante una intervención que el pintor llevó a cabo sobre la arquitectura abandonada del pueblo. Casas cuyas entradas habían sido tapiadas con ladrillos rojos y que la propia gente había destruido para acceder a sus interiores. Esos muros de ladrillos rojos fueron sus lienzos. “Los agujeros, fruto de la acción del hombre de romper esas tapias, estaban ahí, y mi intervención se limitó a enyesar el muro de alrededor de esos huecos, generando una capa lo más lisa posible, y pintarlo todo después de un negro brillante. Sobre el dibujo del agujero redibujé de

manera geométrica esa forma del propio agujero y luego llevé ese diseño a una estructura de hierro y la pinté con una pintura fosforescente que tiene la particularidad de que absorbe la luz del día y la devuelve a la noche en forma de luz fosforescente”, explica Nicolás Delprat, a quien le interesa “utilizar las propias herramientas que me da el lugar, en este caso un pueblo abandonado. Uso lo que me encuentro allí”, dice el artista, seleccionado este año por este proyecto en torno a Egulbati como residente en la Casa Velázquez de Madrid. En el Centro Huarte, Delprat muestra estructuras fosforescentes y varios lienzos creados con pintura acrílica que evocan su acción sobre el terreno de Egulbati y cuyo colorido está inspirado por “los grafitis que me encontré en el pueblo, en el frontón y en casas abandonadas”, cuenta el artista. Color que aporta “esa dosis de caos, ese contrapunto al orden” que en el pueblo venía dado por la destrucción de esas tapias por acción del hombre. En sus cuadros, el paso del tiempo está presente en la propia pintura, en la manera en que ésta cae sobre el lienzo, construyendo memoria viva.

LA EXPOSICIÓN

Título. *La noche que lo hace visible.*

Autores. Rachel Labastie y Nicolás Delprat, artistas residentes en Bélgica.

Lugar. Centro de Arte Contemporáneo Huarte.

Inauguración. Hoy, a partir de las 11.00 horas.

Fechas y horario. La exposición permanecerá visitable del 24 de marzo al 29 de abril, en el siguiente horario: los viernes de 17.00 a 20.00 horas; y sábados, domingos y festivos (incluidos jueves y viernes de Semana Santa) por la mañana, de 11.00 a 14.30 horas.

Producción. Centro de Arte Contemporáneo Huarte, en colaboración con el Ayuntamiento de Egüés, la Eurorregión Aquitania-Euskadi-Navarra, el Gobierno de Navarra, el Drac Nouvelle Aquitaine, el Gobierno Vasco, el Departamento de los Pirineos Atlánticos, el Ministerio de Cultura de la república de Francia y la escuela francesa Casa de Velázquez.

Comisariado. Julie Laymond, del colectivo artístico COOP de Baiona.

manera geométrica esa forma del propio agujero y luego llevé ese diseño a una estructura de hierro y la pinté con una pintura fosforescente que tiene la particularidad de que absorbe la luz del día y la devuelve a la noche en forma de luz fosforescente”, explica Nicolás Delprat, a quien le interesa “utilizar las propias herramientas que me da el lugar, en este caso un pueblo abandonado. Uso lo que me encuentro allí”, dice el artista, seleccionado este año por este proyecto en torno a Egulbati como residente en la Casa Velázquez de Madrid. En el Centro Huarte, Delprat muestra estructuras fosforescentes y varios lienzos creados con pintura acrílica que evocan su acción sobre el terreno de Egulbati y cuyo colorido está inspirado por “los grafitis que me encontré en el pueblo, en el frontón y en casas abandonadas”, cuenta el artista. Color que aporta “esa dosis de caos, ese contrapunto al orden” que en el pueblo venía dado por la destrucción de esas tapias por acción del hombre. En sus cuadros, el paso del tiempo está presente en la propia pintura, en la manera en que ésta cae sobre el lienzo, construyendo memoria viva.

LA EXPOSICIÓN

Título. *La noche que lo hace visible.*

Autores. Rachel Labastie y Nicolás Delprat, artistas residentes en Bélgica.

Lugar. Centro de Arte Contemporáneo Huarte.

Inauguración. Hoy, a partir de las 11.00 horas.

Fechas y horario. La exposición permanecerá visitable del 24 de marzo al 29 de abril, en el siguiente horario: los viernes de 17.00 a 20.00 horas; y sábados, domingos y festivos (incluidos jueves y viernes de Semana Santa) por la mañana, de 11.00 a 14.30 horas.

Producción. Centro de Arte Contemporáneo Huarte, en colaboración con el Ayuntamiento de Egüés, la Eurorregión Aquitania-Euskadi-Navarra, el Gobierno de Navarra, el Drac Nouvelle Aquitaine, el Gobierno Vasco, el Departamento de los Pirineos Atlánticos, el Ministerio de Cultura de la república de Francia y la escuela francesa Casa de Velázquez.

Comisariado. Julie Laymond, del colectivo artístico COOP de Baiona.



DJELEM DJELEM

11 Apr 2017 – 30 Jun 2017

First solo exhibition in Italy of the French artist **Rachel Labastie**.

This exhibition is the first product of the Roman gallery's collaboration with Geneva's Analix Forever Gallery.

This exhibition shares its title, **Djelem Djelem**, with a work composed of a wicker wheel fixed to the wall, moving slowly in accordance with the tone of the exhibition: circle, cycle, land and nomadism.

Rachel Labastie's link with the land is twofold: on the one hand, as a ceramicist, she uses earth, or different types of earth, to sculpt, on the other hand, land is also a field of exploration the artist investigates. **Labastie** creates strange maps in which a circle evokes both the body of the wandering individual, following the winds and currents, as well as the circular, sedentary, always hard-working motion of those who work the land. Through her tools in raw earth that become sculptures, the artist evokes this world, while the Stivali (Boots), which should allow us to walk on and in the earth, are too heavy, rendering a sensation of the body's immobility.

The same thing happens for Intralcio (Obstruction), one of **Rachel Labastie**'s most famous works: a sequence of white porcelain rings bind to one another, expressing constriction, the immobilized body and inner and mental prisons.

Perhaps we need to recall here that the alchemist **Johann Friedrich Böttger**, having found the secret of porcelain, spent the rest of his life isolated to satisfy the needs of a Saxon gentleman?

And finally, the Mani (Hands), joined, also form a mysterious circle, hidden, maybe magical. Do they promise a way out? In reality, when humans decide to take care of the earth, they necessarily become its slave. Nomadism is maybe the only way out, the one for which the Hands are in prayer.

Djelem Djelem ...

Le regole del viaggio. Rachel Labastie a Roma

By Raffaele Orlando - 13 maggio 2017

Ex Elettrofonica, Roma – fino al 30 giugno 2017. “Djelem djelem”, camminando camminando, è il verso iniziale dell’inno del popolo Rom, ne descrive la migrazione ininterrotta che contribuisce a formare appartenenze multiple. Ceramica, vimini, cera, il sapere tecnico condiviso da generazioni, è declinato da Labastie attraverso una manualità allenata e formalmente virtuosa.



La prima personale in Italia dell’artista francese **Rachel Labastie** (Bayonne, 1978) è la rivendicazione di radici solide e viaggianti. Una ruota di carro in vimini, iconica nel testimoniare la naturale e millenaria predisposizione agli spostamenti, dà il titolo all’esposizione e, come un canto tradizionale, ne scandisce i ritmi con il proprio lento movimento. La cultura in costante transito porta con sé il contraltare di inamovibili chiusure e il rispetto severo delle tradizioni. Forconi e piccone evocano norme e pratiche strutturate, immagini immutabili rese però in terra cruda, malleabile, continuamente lavorabile. Gli stivali in ceramica sono troppo pesanti per essere indossati e le catene in porcellana finiscono per essere il negativo di strumenti d’oppressione,

bianche, lucide, da spezzare. È la paura dell'estraniamento che si produce in una negoziazione dinamica delle apparenze.

– Raffaele Orlando



INSIDEART

Eventi

DJELEM DJELEM

Virginia Marchione 24/05/2017

È il nome dell'inno rom ma anche il titolo della personale di Rachel Labastie all'Ex elettrofonica. Nomadismo, velocità e attaccamento alla terra i temi della mostra.



Djelem Djelem è il titolo dell'inno del popolo Rom, composto dopo la fine della Seconda Guerra Mondiale dal musicista Jarko Jovanovic. Nelle strofe della canzone, si leggono il dolore e la ricerca di un futuro migliore a seguito dello sterminio di Rom e Sinti da parte dei Nazisti. L'artista francese **Rachel Labastie**, classe 1978, ha intitolato così la sua prima personale romana, esponendo una selezione di opere che mettono in dialogo continuo il

nomadismo e la staticità. Attraverso un percorso di riflessioni, le sculture di Labastie parlano e raccontano la connessione dell'artista con la terra ponendoci interrogativi che legano tutti i popoli del mondo: da dove veniamo e dove stiamo andando?

Una ruota di roulotte in vimini è l'opera da cui la mostra prende il nome, con il suo movimento lento scandisce i tempi della riflessione, dell'introspezione e della relazione con gli elementi, come i cicli della vita e le migrazioni dei popoli. Simbolo del nomadismo, metafora di corsi e ricorsi storici, la ruota di Labastie sembra voler ricordare a tutti la verità della condizione comune, allo stesso tempo sembra volersi opporre alla velocità del mondo esterno per farci rallentare e pensare a ciò che abbiamo tra le mani e sotto i piedi, la terra. Nel suo percorso di sculture l'artista affronta il tema in una duplice direzione: la terra come materia da lavorare e come territorio da vivere. Dagli utensili in terra cruda per lavorarla si passa agli stivali, utili per camminare ma nella versione dell'artista oggi troppo pesanti, anche solo per spostarsi di qualche centimetro.

Con *Intralcio*, una delle sue opere più celebri, l'immobilismo ha le sembianze della porcellana pura e delicata, che ricopre però di bellezza una serie di catene ancorate al muro: il simbolo scava nell'archetipo della costrizione per evocare i blocchi fisici e mentali che portano inevitabilmente alla staticità. Un lavoro, quello di Labastie, che mette sullo stesso piano individui erranti e corpi sedentari evocando riflessioni sui tempi e i cambiamenti che l'umanità vive oggi.

Fino al 30 giugno, Ex Elettrofonica, vicolo di Sant'Onofrio 10, Roma;
info: www.exelettrofonica.com/it/home-it



Publié part artpress le 1 février 2016

Rachel Labastie : un art de résistance

Résister aux dictatures par les armes ou par l'art est essentiel pour tenter l'aventure des libertés et de la démocratie.

L'art est résistance. Résistance aux extrémismes, résistance à une vie réifiée, organisée par d'autres. Résistance à l'oppression des médias, au temps de nos vies qui se raccourcit inéluctablement.

Que reste-t-il aujourd'hui des protagonistes et des discours politiques de la guerre d'Espagne, de ses morts, de ses passions, de ses résistances ? Il reste *Guernica*.

Pablo Picasso le disait ainsi : « La peinture n'est pas faite pour décorer les appartements. C'est un instrument de guerre offensive et défensive contre l'ennemi ».

Rachel Labastie crée des résistances plastiques aux contraintes sécuritaires qui sont imposées. C'est un point de vue politique, non pas seulement une œuvre pour un projet entre professionnels de l'art, mais une affirmation, une force visible active et compréhensible par tout un chacun. Depuis ses débuts, son passage par le salon Jeune Création, ses projets dans les centres d'art et, en ce début d'année, dans l'espace d'art contemporain La Terrasse, Rachel Labastie se situe au plus près des matériaux difficiles à travailler, de ceux qui demandent un savoir-faire, une expérience. Ce n'est pas le genre d'artiste à faire réaliser ses pièces par des petites mains talentueuses, elle a gardé le sens du travail manuel qui fut aussi celui d'une partie de sa famille : des gens du voyage, des fabricants de paniers, de hottes, d'objets divers en osier, c'est dire si elle intervient à propos dans sa défense des libertés.

Dans l'exposition proposée par Sandrine Moreau et Barbara Polla à Nanterre : *le Sens de la peine*, Rachel Labastie présente deux réalisations : *les Cerveaux* et *Entrave collective*.

« Les Cerveaux » de Rachel Labastie sont des petites boules blanchâtres, pleine de circonvolutions, de tracés infimes, des connexions en cire et paraffine, matériaux utilisés pour fabriquer des bougies, amener la lumière.

Ces cerveaux semblent prêt à l'emploi et pourraient être greffés sur quelques-uns de nos hommes politiques, ceux qui ne réagissent qu'au baromètre de leur popularité électorale.

Ces cerveaux sont peut-être une réserve d'âme de penseurs, de philosophes ou bien le rappel de ce qui est nécessaire à la vie en société : l'empathie. On ne sait jamais vraiment ce que dit une œuvre, cela dépasse la description, touche à l'émotion directe. Ce que l'on sait, c'est que ces cerveaux ne font pas partie des multiples têtes de morts que l'on croise dans les expositions, ils sont près de la vie et rayonnent lorsque les portes de l'espace d'art de Nanterre se ferment, que les lumières s'éteignent, ils émettent alors des ondes sensibles dans les villes alentour.

Une autre pièce de Rachel Labastie est une longue chaîne : *Entrave collective*. Comme son nom l'indique, elle limite les déplacements, la liberté de circuler. Mais contrairement aux entraves qui furent le lot des esclaves et des prisonniers d'antan, elle est en négatif, blanche, et en porcelaine, ces lourds maillons de forçats peuvent se briser comme une feuille de thé.

Au regard de toutes les pièces réalisées au fil des jours par Rachel Labastie, on devine bien la trame de ses pensées : une dénonciation constante des contraintes imposées par le pouvoir. C'est une résistance de chaque œuvre, une ouverture vers toutes les libertés, même les plus infimes et le respect des peuples oubliés, des condamnés, des exilés.

Laurent Quénéhen

RACHEL LABASTIE

Rachel Labastie ne nous reçoit pas dans son grand atelier, à Bruxelles, qu'elle partage avec un autre artiste (et compagnon), Nicolas Delprat, mais dans sa galerie parisienne du Marais.

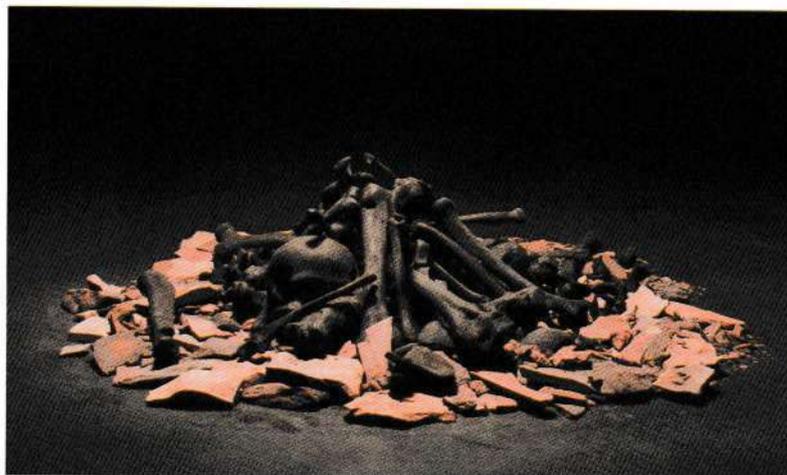
Rachel Labastie présente chez Odile Ouizeman un nouveau chapitre intitulé *De l'apparence des choses*, cinquième volet d'une série initiée en 2008. « J'ai développé une thématique pour chaque nouvelle exposition. Chaque chapitre, de manière répétée, consiste en la présentation de quelques sculptures, rarement plus de trois à la fois, pas toujours nouvelles, dont l'accumulation fait avec le temps l'équivalent d'un livre », explique-t-elle. Née en 1978, à Bayonne, elle étudie tout d'abord, les arts plastiques au lycée, puis elle quitte l'Océan qu'elle aimait tant regarder quand elle était enfant, pour s'installer à Lyon et suivre des cours à l'École des beaux-arts, d'où elle sortira diplômée en 2003.

Depuis toute petite, elle aime le travail manuel, probablement à cause de sa grand-mère, dont elle était très proche. Cette branche-là de sa famille voyageait pour travailler; ces gens du voyage, des Yéniches, fabriquaient des paniers, des hottes et toutes sortes d'objets en osier. De cette filiation, elle a conservé le sens du travail : « j'aime passer par l'expérience du faire, je préfère tout faire moi-même et apprendre si nécessaire. J'aime cette tension qui m'implique physiquement dans la réalisation des œuvres et j'aime sentir que j'habite le temps nécessaire à leur existence », précise-t-elle. Lorsqu'elle était à Lyon, elle travaillait le métal, le verre...

Rachel Labastie et
Crochets, porcelaine
enfumée, dimensions
variables, 2016.

Le foyer, 2011
Grès, 1,20 x 35 cm.
Photo Nicolas Delprat
Musée archéologique de
Lezoux.

Photos : Anthony Girardi



la terre n'était pas encore présente dans son travail, dans sa réflexion. De toutes les manières, depuis toujours, elle se définit comme sculpteur, et non pas céramiste, car pour elle « un sculpteur est quelqu'un qui réfléchit et questionne la matière quelle qu'elle soit ». Avant toute chose, s'impose une image mentale dans laquelle Rachel Labastie s'immerge totalement, qu'elle poursuit

par le dessin, l'écriture, et elle im- ensuite le médium qui lui per- de la transmettre et la partager. comme cela que la terre lui est v pour la première fois, en imaginai- Ailes, en 2008. « Il y avait un désir- vol, de liberté et en même temps qu- chose de désespéré lié au sol p- poids du corps et le mot terre m'est- à l'idée. Je l'ai utilisée comme n'im- quel autre langage. J'ai réalisé ces- grandes ailes dans un grès très cha- qui venait d'Espagne. Pour les cuis- loué un atelier au Pays Basque, d'un monastère, où il y avait des- de procession, c'était une coïnciden- confie-t-elle avec son accent cha- du Sud-Ouest.

Telle une nomade, elle voyage à la recherche d'un four, cette - la mènera à l'École supérieure beaux-arts du Beauvaisis pour ses *Entraves*, qu'elle a tout d'a- modelées au Point Éphémère à L- mais aussi ses énormes *Dents* en Un peu fatigués par leurs nomb- déplacements, Rachel et Nicolas- alors envie de se poser, de trouva-

lieu confortable pour partager leur existence et travailler chacun dans son propre espace. Ce sera Bruxelles, près de la gare du Midi. Dans la plénitude de son atelier, à l'aide de ses mains, la grande jeune femme aux longs cheveux noirs, va faire surgir des œuvres uniques, sensuelles, d'une force incroyable mais aussi d'une grande fragilité. De ses mains qui malaxent avec force l'argile sans l'aide d'aucun outil, à la manière d'une performance corporelle, physique et charnelle à la fois, elle pousse des cris, elle s'insurge « *sur la condition humaine et pose un regard critique sur les modes d'aliénation physique et mentale produits par une société toujours plus encline à contrôler les corps et les esprits. Sans avoir tout lu de Michel Foucault* », confesse-t-elle. Elle avoue sans ambiguïté que la terre, crue, cuite, est aujourd'hui son médium de prédilection. Cela est particulièrement visible dans *Enlissement* (2014), un grand bateau qu'elle avait réalisé au Transpalette de Bourges, à mains nues (on en voit encore les traces), avec 1,5 tonne d'argile, mais on ne sait pas si la barque sort de la vase ou bien sombre.

À travers ses thèmes de réflexions, le corps, bien qu'absent de ses œuvres, est au cœur des questions qu'elle soulève. Les corps peuvent disparaître, soit du bateau, être calcinés, comme dans son installation, *Foyer* (2011), même si on peut y voir l'image des restes d'un feu de camp ou des restes archéologiques de temps très anciens. À chaque fois, ses sculptures renvoient aux corps qui souffrent, comme ces objets qui relèvent du registre de la violence que suggère sa série des *Haches* (2013) en terre cuite, qu'elle plante à même le mur ou ses *Entraves* (2008-2012), d'énormes chaînes en porcelaine blanche pour contenir les prisonniers mais qui pourraient se libérer en les brisant par la fragilité de la matière. De là, découle tout naturellement le rapport au geste, qui la fascine, et l'angoisse, toujours par l'éternelle ambiguïté de l'être humain dont les mains peuvent construire les plus belles choses au monde et en même temps être capables des pires destructions. Face à l'absence du corps, elle veut que ce soit le spectateur qui s'identifie : « *le corps dans la sculpture est présent, c'est le corps du spectateur* ».

DOMINIQUE POIRET

De l'apparence des choses, chapitre V, Galerie Odile Quizeman, Paris, jusqu'au 4 mai.

Terre et Exil, Cité des Arts, Bayonne, jusqu'au 9 mai.

Le sens de la peine, Centre d'art la Terrasse, Nanterre, jusqu'au 28 mai.

Ceramix, la Maison rouge, jusqu'au 12 juin.



Série Outils :

Pelle, 2015. Terre crue, 53 x 40 x 141 cm.

Pelle et mur, 2016. Terre crue, 215 x 140 x 5 cm.

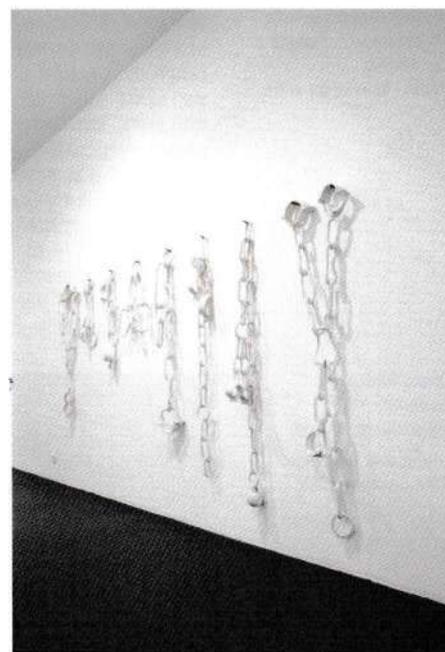
Pioche, terre crue, 2016. 60 x 7 x 93 cm.

Liberté, Liberté chérie, 2016

céramique, 116 x 5 x 56 cm.

Entraves, 8 sculptures, 2010.

Porcelaine, 180 x 345 cm.

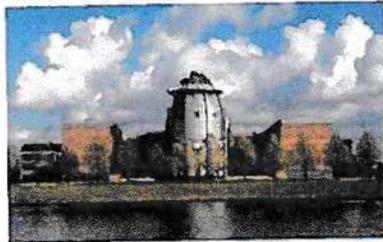


ÉVÈNEMENT

CERAMIX À MAASTRICHT

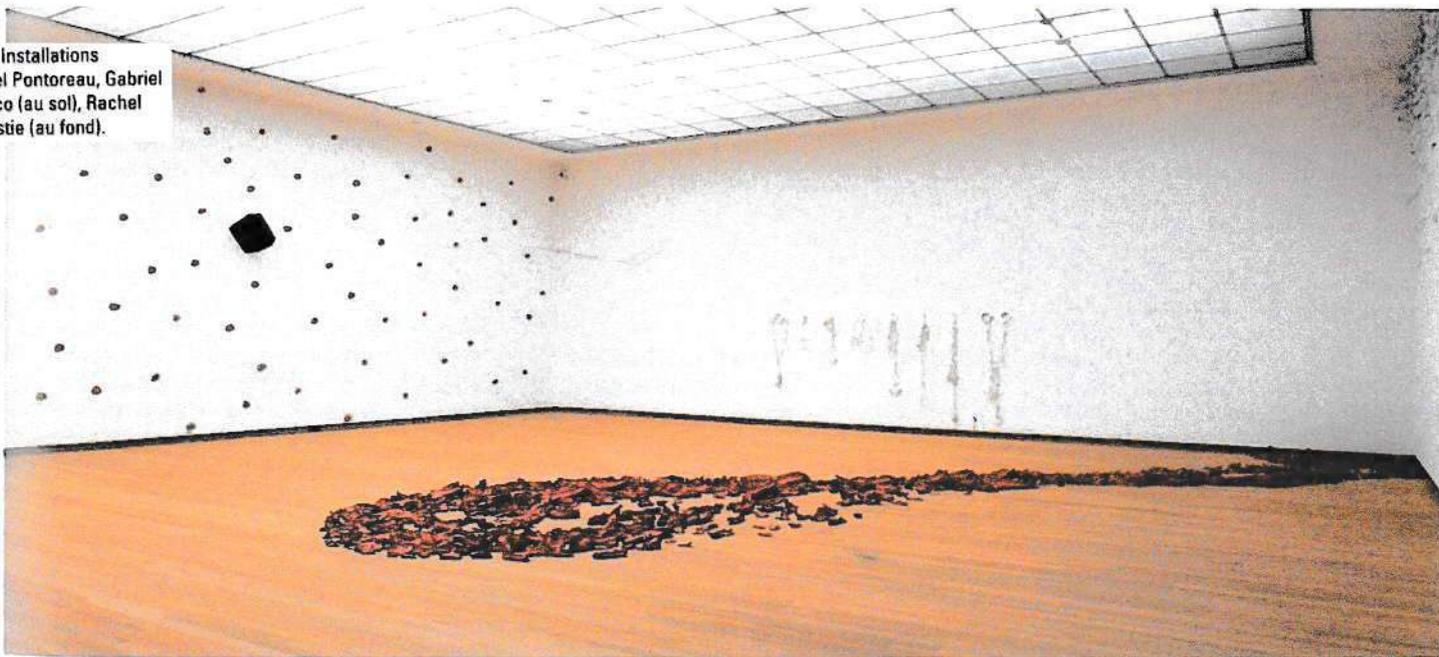
Art et céramique de Rodin à Schütte

Vue du musée des Bons-Enfants à Maastricht où se tient l'exceptionnelle exposition internationale *Ceramix, de Rodin à Schütte*, jusqu'au 31 janvier 2016.



« Ceramix » est une exposition magistrale dont l'ambition est d'écrire l'histoire de la céramique dans l'art des xx^e et xxi^e siècles. Elle est visible à Maastricht jusqu'au 31 janvier, dans le cadre magnifique du musée Bonnefonten. Elle sera présentée à Sèvres et à La Maison Rouge à Paris à partir du 9 mars.

Salle Installations
Daniel Pontoreau, Gabriel Orozco (au sol), Rachel Labastie (au fond).



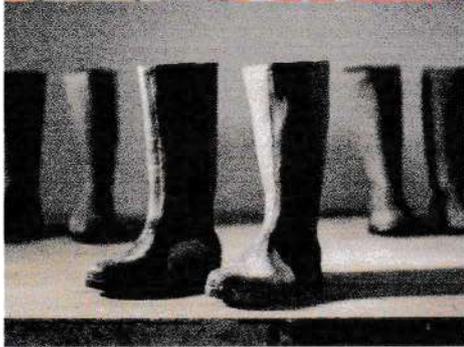
la revue de la céramique et du verre

N° 206 Janv. Fev 2016

Beaux Arts

LE GUIDE
DES ÉCOLES
D'ART
2016

magazine



«L'ENGOUEMENT POUR LA CÉRAMIQUE S'EXPLIQUE POUR BEAUCOUP PAR UN RAPPORT DIRECT AU MATÉRIAU.»

CAMILLE MORINEAU

CI-DESSUS EN HAUT

MARILYN LEVINE *Masupa*

Ceci n'est pas un sac mais une œuvre d'art. Dans le domaine de la céramique peut-être plus qu'ailleurs, il faut savoir se méfier des apparences. C'est ce que semblent dire les œuvres de Marilyn Levine (1935-2005), artiste passée maîtresse dans l'art de l'illusion et des faux-semblants. 1992, céramique, 26,7 x 29,2 x 25,4 cm.

CI-DESSUS EN BAS

RACHEL LABASTIE *Les Bottes*

Elle aime donner à voir le sens premier du matériau brut et s'amuse de toutes les possibilités formelles qu'offre la céramique. L'artiste avoue avoir eu à sa sortie d'école un véritable coup de foudre pour une matière «avec laquelle on ne peut jamais dire où l'on va exactement». 2013, céramique, grès enfumé, 36 x 10 x 28 cm.

CI-DESSUS À DROITE

JOHN ISAACS *Ngorongo*

John Isaacs s'est approprié le fameux urinoir renversé de Duchamp, devenu icône de l'histoire des avant-gardes, pour le barioler des couleurs de l'arc-en-ciel. Un pied de nez réjouissant à l'héritage du maître. 2013, céramique émaillée, 72 x 46 x 37 cm.

Nadj, il avait réalisé une œuvre éphémère en argile lors d'une performance intitulée *Paso doble*, en insistant sur son caractère organique et vital. Et ce n'est pas Harumi Nakashima qui le contredira, lui qui évoque volontiers sa relation charnelle avec la terre. Ni Michel Gouéry qui travaille la céramique de manière «instinctive» et «évidente» pour engendrer des créatures à la fois étranges et ultraréalistes, semblables à des extraterrestres, dans la veine du caustique Erik Dietman, dont les œuvres étaient toujours sur le fil entre grotesque et poésie.

«L'engouement pour la céramique s'explique pour beaucoup par un rapport direct au matériau, ce besoin de toucher la matière, après des années où l'art digital et la vidéo ont dominé la scène artistique française», relève Camille Morineau. Les artistes évoquent souvent la «jouissance» et le «ravissement» qu'elle leur procure. C'est le cas de Rachel Labastie qui avoue avoir eu un «coup de foudre» pour la céramique qu'elle

décline sous tous ses aspects afin de creuser les paradoxes entre matière et objet représenté : entraves de porcelaine, ailes de grès posées à même le sol, outils en terre crue... Elle apprécie la part d'imprévu de son travail. Car la phase de la cuisson réserve toujours des surprises, plus ou moins heureuses... Jusqu'au dernier moment, rien n'est jamais acquis. Auteur de sculptures impressionnantes aux formes très sexuées, Elsa Sahal aime, elle aussi, cette «capacité [de la céramique] à se métamorphoser, les infinies possibilités de sa polychromie avec les émaux» : «Ce rapport au réel qu'implique [ce matériau] plein d'humilité vous rappelle toujours à l'ordre ; un ordre matériel avec de nombreuses contraintes.» Les plasticiens qui font des incursions occasionnelles dans le domaine de la céramique s'adaptent comme ils peuvent à ces difficultés techniques – la porcelaine, par exemple, exige plusieurs cuissons (à feu variable) alternant avec différentes phases de décoration et de pose des

le festin

le festin

le festin

ÉTÉ 2016 n°98

TOUTE L'AQUITAINE EN REVUE

lucielaval.fr
librosophia.com
contentactic.com



Le travail de **Rachel Labastie** ne cesse de questionner l'être humain. Sa capacité à créer et détruire, comme l'exprime un objet tel que la hache, à la fois arme et outil, qu'elle transpose dans son art de prédilection, la céramique. Sa puissance et sa fragilité également, comme avec ces cerveaux de paraffine, frêles boules blanches mises à nu. Et dans sa sociabilité aussi, qui relève parfois de l'aliénation volontaire. Dans ses œuvres, telles ces entraves de porcelaine ou ces bottes de grès qu'elle arrache à la terre, « *le corps est absent, ainsi le spectateur peut projeter le sien* ». On devine cependant la présence de l'artiste qui, elle, n'hésite pas à utiliser son corps à la façon d'un instrument de travail façonnant la matière : ainsi en est-il des empreintes de genoux et marques de mains sur la monumentale barque de terre que constitue *Enlèvement*. Rachel Labastie a tout récemment fait partie d'une exposition présentant un panorama de la céramique, « *Céramix, de Rodin à Schütte* », à Paris, « un honneur ». Cette année, l'artiste est également à l'affiche de **La Littorale** (ex-Biennale d'art contemporain) d'Anglet, qui se tient du 26 août au 2 novembre au sein du Parc Izadia, invitée par Paul Ardenne, le commissaire de l'exposition. « Le son de l'océan évoquera aussi le voyage », dit-elle à propos de son embarcation extirpée du sol, pourtant promise à un destin contraire. Originaire de Biarritz, celle qui vit à présent à Bruxelles ne se lasse pas de revenir contempler encore les sables d'Ilbarritz à Bidart. Enfant, elle rêvait d'être marin, mais c'est avec l'élément terre qu'elle se confronte aujourd'hui et trouve à s'exprimer. DG

rachellabastie.net
lalittorale.anglet.fr

COURTE SELECTION PRESSE

Reportages :

Interview pour Arte créative :



<http://creative.arte.tv/fr/episode/rachel-labastie-chaines-en-porcelaine-et-ossements-en-terre-cuite?language=en>

Alors qu'elle s'attelle à la patiente et méticuleuse réalisation de moulages, Rachel Labastie revient sur les origines d'"Entraves" (2008-2010), délicat ensemble de chaînes d'esclaves qu'elle a matérialisé en porcelaine

virginale.

Il se dégage une violence sourde, puissante des expositions et des sculptures de Rachel Labastie, une tension inversement proportionnelle à l'expression posée et apaisée de l'artiste. Alors qu'elle choisit des objets relevant du registre de la violence comme des haches, Labastie n'exalte aucunement une activité pulsionnelle. Bien au contraire, elle réalise ses pièces avec beaucoup de minutie, un labeur patient au cours duquel elle pose sa réflexion sur l'enfermement, l'aliénation, la contrainte mentale autant que physique. Chaque matière, de la paraffine jusqu'à la porcelaine, en passant par le grès ou la glaise, est sujet à une expertise de l'artiste qui la teste, la déjoue, la façonne en dents disproportionnées, en cerveaux, en outils, en ossements, en masques de soudure, en bottes de pluie. Des effets de présence à partir desquels elle tisse les chapitres de son œuvre.

Bénédicte Ramade

Interview par sculpture nature :



<http://www.sculpturenature.com/rachel-labastie-enlissement-2016/>

L'artiste française Rachel Labastie présente *Enlissement* (2016), une sculpture représentant une embarcation à moitié enfouie dans la vase, installée dans le parc naturel d'Izadia (Anglet) dans le cadre de La Littorale #6 Biennale internationale d'art contemporain.

Rachel Labastie est née en 1978 à Bayonne, France.

Elle vit et travaille entre Bruxelles et Paris.

rachellabastie.net

La Littorale #6 "Rivage, Rivages"

Du 26 août au 2 novembre 2016

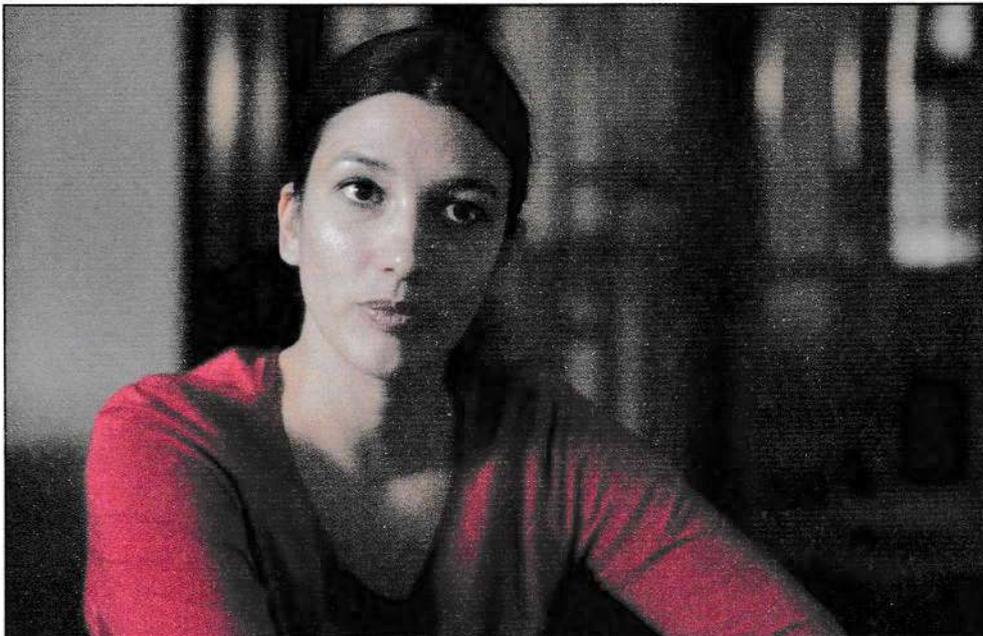
Commissariat : Paul Ardenne

CARNET D/ART

<http://www.carnetdart.com/rachel-labastie-entraves-et-liberte/>

BY JEAN PAUL GAVARD PERRET ARTS VISUELS, CRITIQUES, CRITIQUES ARTS
VISUELS 7 NOVEMBRE 2015

RACHEL LABASTIE – ENTRAVES ET LIBERTÉ



Rachel Labastie
& Nicolas
Delprat, « Liberté
liberté chérie »,
L'attrape
couleur, Lyon,
vernissage le 7
novembre 2015
jusqu'au 20
décembre 2015.

Avec différents
matériaux et
reliques
vernaculaires
Rachel Labastie
créé un monde
sinon
nonsensique du
moins en perte

d'orientation et qui jouxte des abîmes. La puissance « machinique » est mise en branle pour piéger le regard à travers d'étranges cérémonies minimalistes et parfois déliquescentes. De la civilisation humaine et ses croyances il ne reste que ce qui en tombe. Cela n'empêche en rien l'enchantement des images. Le minéral reprend son importance dans la magnificence que l'artiste organise telle une princesse potentielle d'un

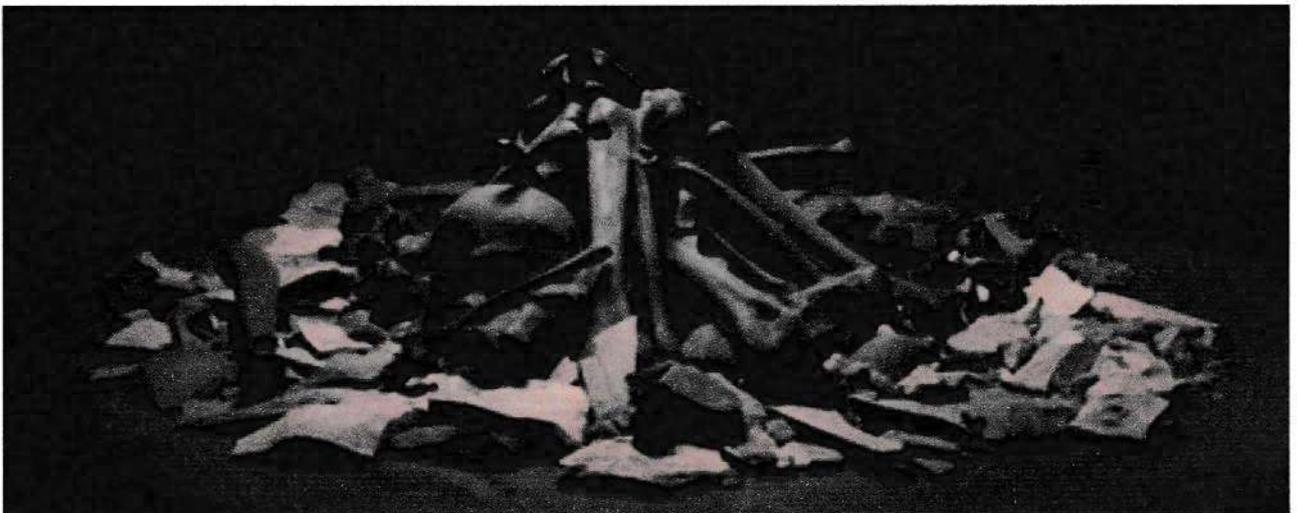


hypothétique nouvel âge. Celle-ci organise un matérialisme métaphysique selon une féerie en charpie et par un retour à l'argile

L'œuvre est hypnotique et jouissive dans les fusions proposées. Les apparences se déforment sous la puissance d'une poésie primitive. Elle permet d'écraser ce que l'artiste intitule dans une série « l'Apparence des choses ». Demeurent des entraves et des vestiges propres à conserver une mémoire culturelle et une narration paradoxalement peu éloignée d'un récit autobiographie éloignée toutefois des inepties de l'autofiction. Surgit une réflexion sur les liens familiaux et sociaux. Elle questionne le fondement de l'identité, sa part animale et refoulée à travers des archétypes d'un inconscient collectif maîtres de nos comportements et de la civilisation.

Par ses sculptures Rachel Labastie évoque divers rituels ancestraux. La marche sur le feu par exemple : elle permet d'habiter le corps. De celui-ci surgissent différents fragments calcinés fabriqués en céramique et rassemblés en tas sur de l'argile noire modelée cuite en forme de foyer. Ces vanités d'un nouveau genre rappellent autant le charnier qu'ils symbolisent l'âtre familial fondement de la civilisation.

La fragilité de l'être et du monde dépasse l'absence et la disparition. L'œuvre devient ainsi le lieu des lieux, elle signe la présence de la transmission et du partage face aux terribles leçons de l'Histoire depuis les grottes rupestres jusqu'à l'ère du numérique. Une telle approche est d'une puissance esthétique rare. Elle rapproche la puissance et le sacré du vernaculaire et de la destruction. Chacun peut se projeter dans cette expérience plastique et humaine. Elle fait son fruit du temps et de ses ruines selon différents processus de transformation plus que de destruction. Le corps de l'artiste est totalement imbriqué dans le face à face avec la matière en cet art physique, charnel. Son pouvoir fascine et d'une certaine façon tue.



COUP D'ENVOI DE CHOICES À PARIS

PAR ROXANA AZIMI

Francisco Tropa



Francisco Tropa, *Terra platónica*, 2012, bronze, 40 x 200 x 50 cm. Vue de l'exposition « Les Prairies », au FRAC Bretagne, Les Ateliers de Rennes - Biennale d'art contemporain 2012. Photo : Aurélien Mole. Courtesy Galerie Jocelyn Wolff, Paris.

D'un côté, un squelette sur une table qui pourrait être celui d'un anthropologue. De l'autre, une sorte de lanterne-clepsydre. L'artiste portugais Francisco Tropa exposé par Jocelyn Wolff est de la famille des érudits qui braconnent aussi bien du côté des sciences que de la magie. ■

FRANCISCO TROPA, jusqu'au 21 juin, Galerie Jocelyn Wolff, 78, rue Julien-Lacroix, 75020 Paris, tél. 01 42 03 05 65, www.galeriewolff.com

Michel Aubry

Michel Aubry, que la galerie Eva Meyer présente au Palais des beaux-arts, est un sculpteur du son. Il use de roseaux sardes pour « mettre en musique » vêtements ou installations. Ces accords inaudibles, il les matérialise en agencant des constructions géométriques d'une folle précision. De l'invisible rendu visible. ■

GALERIE EVA MEYER,
11, rue Michel Le
Comte, 75003 Paris,
tél. 01 46 33 04 38,

www.marionmeyercontemporain.com



Michel Aubry, *Mise en musique de la tenue de travail de Moholy-Nagy*, 1925 - 2003, costume d'enseignement au Bauhaus, châssis en fer, 21 barres en inox poli. Courtesy Michel Aubry et Galerie Eva Meyer, Paris.

Rachel Labastie

Rachel Labastie séquence son travail en chapitres, avec une constante : le paradoxe. Elle jongle avec des formes et matières contraires (par exemple des chaînes en porcelaine) pour pointer une société aliénante qui jugule corps et esprits. Avec notre consentement. L'artiste le dit bien : « Peut-être qu'être libre, c'est juste avoir conscience du poids de nos chaînes ? » ■

DE L'APPARENCE DES CHOSSES, CHAPITRE IV : MARCHER SUR LE FEU,

jusqu'au 7 juin, Galerie Odile Ouizeman, 10-12, rue des Coutures Saint-Gervais, 75003 Paris, tél. 01 42 71 91 89, www.galerieouizeman.com



Rachel Labastie, 1^{er} plan : *Le foyer*, céramique et grès, 110 x 110 x 40 cm, 2011 ; 2^e plan : *Entraves*, porcelaine et clous d'acier, dimensions variables, 2008. Courtesy Galerie Odile Ouizeman, Paris.

Jirí Kolár

Poète et écrivain, le Tchèque Jirí Kolár se voyait en « témoin fortuit ou plutôt oculaire » du monde, lui qui fut ébranlé par sa visite d'un camp de concentration allemand. C'est cette conscience aiguë de la tragédie et une désillusion face aux utopies qui traversent les collages présentés à la galerie Le Minotaure. Au-delà de simples calembours visuels et exercices formels, cet homme éclairé cherchait à souligner la multiplicité du réel. Car seule une lecture univoque du monde peut nous faire basculer dans l'horreur. À méditer. ■

JIRÍ KOLÁR, jusqu'au 7 juin, Galerie Le Minotaure, 2, rue des Beaux-Arts, 75006 Paris, tél. 01 43 54 62 93, www.galerie-le-minotaure.com

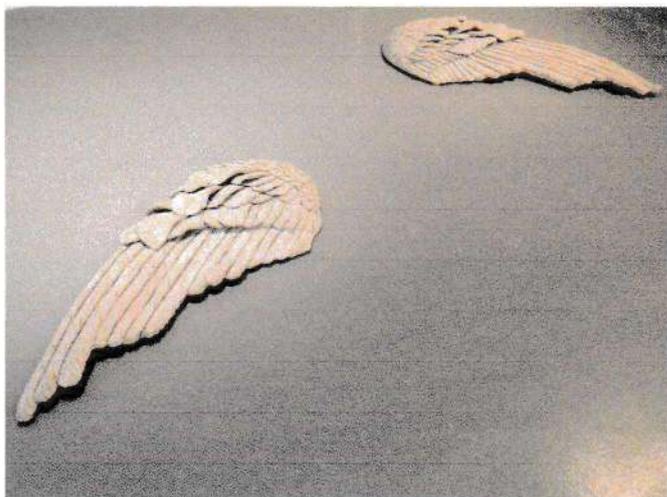
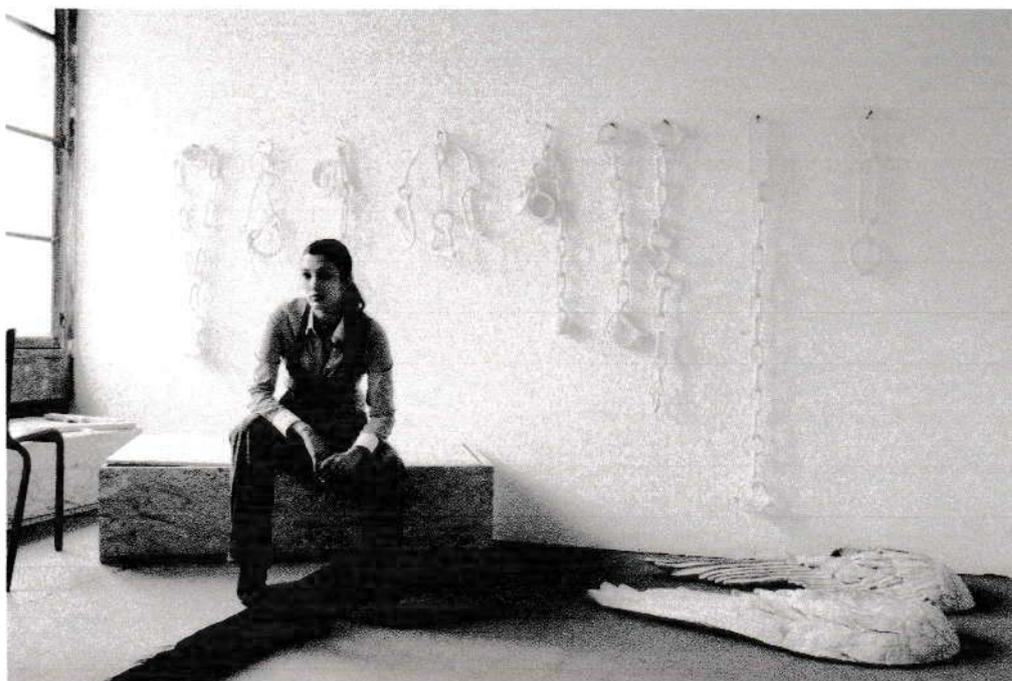


Jirí Kolár, *Comme si l'ange lorgnait par une fente dans la palissade* (Bronzino + portrait Renaissance de jeune fille), 1996, collage par déchirure sur carton, 32,4 x 27 cm. Courtesy Le Minotaure, Paris.

les quotidiennes : Un regard de femme sur l'actualité

Notre chroniqueuse Barbara Polla est subjuguée par la sculptrice Rachel Labastie dont l'exposition «Là où naissent les fantasmes» s'ouvre ce 28 janvier à Paris. A découvrir jusqu'au 25 février. Avec ce titre, j'en suis certaine, vous imaginez immédiatement que Barbara va encore vous parler de fantasmes érotiques, forcément sexuels, des fantasmes des hommes en particulier...

Eh bien non ! «Là où naissent les fantasmes», c'est le titre d'une exposition imaginée par une galeriste passionnée par l'immatériel, Odile Ouizeman, à Paris. Odile nous parle de cinéma intérieur, de l'atmosphère enveloppante d'un rêve éveillé. Et nous dit que les œuvres agissent, qu'elles nous ouvrent et mettent en éveil sens, pensées et émotions. Barbara Polla défend le travail de l'artiste Rachel Labastie qui présente son œuvre avec celles de Stephan Crasneanski, Nicolas Delprat et Laurent Pernot.



La galeriste et écrivain nous a ouvert les yeux sur le merveilleux travail de Rachel Labastie. Dans cette exposition de rêves, la galeriste montre, entre autres, le travail de Rachel Labastie, une jeune sculptrice qui cherche et produit des œuvres à la fois séduisantes et violentes qui nous parlent d'aliénation, mais aussi de la douceur du geste.

Les ailes du désir

Sur le sol de la galerie, une paire d'ailes en grès, les ailes d'un ange, les ailes du désir, celles de l'envol, de la liberté... Mais non: les

(Images copyright Rachel Labastie, courtesie galerie Odile Ouizeman, Paris)



ailes sont à terre, lourdes et fragiles, et nous parlent du poids du corps plus que de légèreté, de notre asservissement à notre condition humaine plus que de celle des anges...

La première exposition de ces ailes était intitulée «De l'apparence des choses», cette apparence qui préoccupe Rachel Labastie au point qu'elle passe ses jours et ses nuits à tenter de se l'approprier, en travaillant la matière pour aller au-delà de l'apparence.

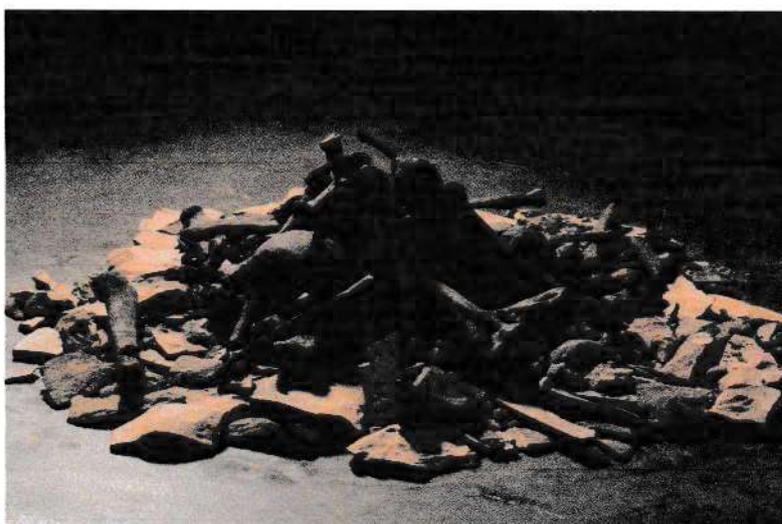
Des haches fragiles

Et dans le mur de la galerie, des haches sont fichées. Les haches, symbole même d'une violence première, forestière, domestique, terrible. Mais les haches de Rachel Labastie sont en céramique... et qui plus est, réalisées dans une terre très particulière, dont tous les céramistes lui ont dit de se méfier, car cette terre se déforme avec la chaleur.

Mais c'est justement pour ce défaut-là que Labastie choisit cette terre car, par voie de conséquence, ses haches sont voilées et nous parlent plus du geste, d'une tentative «empêchée», que de violence. Les choses résistent: le poids des ailes prévient l'envol suggéré par elles, la fragilité des haches contrecarre leur violence inhérente.

Les fantômes naissent dans l'âme des artistes.

Du 28 janvier au 25 février 2014, «Là où naissent les fantômes», Galerie Odile Ouizeman, 10-12 rue des Coutures Saint Gervais, 75003 Paris. u 28 janvier au 25 février 2014, «Là où naissent les fantômes», Galerie Odile Ouizeman, 10-12 rue des Coutures Saint Gervais, 75003 Paris.



(Images copyright Rachel Labastie, courtesie galerie Odile Ouizeman, Paris)



Rachel Labastie. *Ailes*, 2008. Grès et émail.

Rachel Labastie

« Je me sens comme mes sculptures, sur la brèche, maintenue dans une incertitude », explique Rachel Labastie. Tension, surtension, ambivalence, équivoque qualifient les œuvres de la jeune artiste diplômée des beaux-arts de Lyon. Elle jongle avec un plaisir certain à troubler les pistes dans une « singularité dérangeante » qui interroge l'inconscient collectif. Dans cette exposition "Marcher sur le feu", l'artiste symbolise ce lieu de transmission et de partage comme de sacrifice, tout comme sa propre pratique de la céramique. Des œuvres fortes et fragiles à la fois s'offrent au regard. Comme ses *Haches* en terre cuite qui semblent plantées dans le mur. Comme ce *Foyer* composé de fragments de corps calcinés. Comme ses *Bottes*, images de la traversée du temps. À 35 ans, Rachel Labastie, qui expose également à Bourges avec Françoise Pétrovitch, nous entraîne dans son univers d'une beauté sublime et inquiétante et promet d'être vite une "grande".

■ **Galerie Odile Ouizeman. 10/12, rue des Coutures Saint-Gervais, 3^e. Tél. 01 42 71 91 89.**
www.galerieouizeman.com Jusqu'au 7 juin

ACCUEIL

PRESENTATION

AGENDA

CHRONIQUES

PORTFOLIOS

APPELS A PROJETS

CONTACT

LA BELLE REVUE PAPIER

NEWSLETTER

CHRONIQUES

Février 2014

Janvier 2014

Décembre 2013

Novembre 2013

Octobre 2013

Septembre 2013

Été 2013

Juin 2013

Mai 2013

Avril 2013

Mars 2013

Février 2013

Janvier 2013

Décembre 2012

Novembre 2012

Octobre 2012

Septembre 2012

Juil.-Août 2012

Juin 2012

Mai 2012

Avril 2012

Mars 2012

Février 2012

Janvier 2012

Décembre 2011

Novembre 2011

Octobre 2011

la chronique du mois

JUILLET-AOUT 2012

Suite à sa résidence au musée de la céramique de Lezoux, près de Clermont-Ferrand, Rachel Labastie a composé une exposition dans laquelle chaque oeuvre évoque plus ou moins directement le corps, un corps fragile et souvent contraint, fragmenté ou perceptible en creux. Caroline Engel est allée s'imprégner de l'atmosphère lourde de l'exposition pour rendre compte des questionnements existentiels que soulèvent ces sculptures, l'angoisse et la brutalité sourdes qu'elles renferment sous des abords précieux et séduisants.

RACHEL LABASTIE ESPACE PLAN DE LA DURÉE

Entrer dans l'exposition, c'est comme entrer dans une zone indéterminée d'excavations, de fouilles archéologiques, découvrir les restes d'un espace abandonné, les vestiges de ceux qui l'ont occupé. L'espace est dans la pénombre. Les sculptures sont au sol, léchées par une lumière entre chien et loup. Elles apparaissent doucement, lentement. Rien de haut ; tout à ras, comme échoué ici et là. Des dents de tailles démesurées, un tas de cerveaux à échelle 1, un foyer éteint, une entrave collective et derrière un muret, en écho au feu, une silhouette humaine qui apparaît et disparaît dans des voiles de fumée.

Les sculptures sont autonomes mais résonnent entre elles dans une même volonté et sur un même niveau. Elles sont les variations d'une problématique lancinante dans le travail de Rachel Labastie. Tout ici est lié à la condition première incarnée de l'homme ; la vanité ou la vacuité de la chair, l'inevitable et imprescriptible disparition du corps en regard du temps. Les sculptures sont interdépendantes, constitutives d'un discours unique et impitoyable, le déploiement d'une équation, d'un constat sans appel. Le spectateur est ramené à sa propre constitution, ses propres démons, sa propre finitude.

Les différentes sculptures émergent dans un espace plan qui renvoie à l'implacable déploiement du temps. Tout s'étend à ras du sol, dans une linéarité troublante, une énumération potentiellement infinie. L'espace de l'exposition devient un espace temporel indistinct mais empreint de certitudes absolues qu'incarment tour à tour les dents, les cerveaux, l'entrave et le foyer. Pour « outrageusement figuratives » qu'elles soient, ces sculptures deviennent symboles. Elles distillent les thématiques fortes qui animent l'artiste depuis toujours : l'expérience de la durée et ce qui, dans/par l'obligation, l'inconscient ou le désir nous lie aux autres, voire nous aliène.

L'entrave collective gigantesque qui traverse l'exposition et mène vers le foyer au fond de l'espace impose implicitement un retour ou une reconsidération du groupe, de l'autre. Elle figure pour l'artiste cet aller retour constant, indispensable, obligatoire ou imposé entre notre solitude ontologique et un enchaînement inconscient, voire consentant au nombre, à la masse et ses décisions. L'entrave remodelée qui a bien sûr perdu sa valeur d'usage est ici pour nous rappeler notre condition ou devenir « d'esclaves consentants », dixit l'artiste. L'entrave fait le lien entre toutes les pièces. C'est une ligne transversale structurante, presque la colonne vertébrale inconsciente de l'espace d'exposition.

Un second aspect, fédérateur cette fois, réside dans la représentation d'un foyer éteint, une nouvelle pièce produite au musée de Lezoux. Ce feu est le vestige d'un lieu de rassemblement des corps pour échanger, se réchauffer ; un lieu d'union des solitudes dans un désir et un besoin primal. Rachel le transforme et l'érige en vanité en subtilisant les morceaux de charbon de bois habituels et attendus à d'autres formes et objets presque inconcevables : des os en terre cuite, tous de tailles et de couleurs différentes, à même de figurer les os des membres d'une famille. C'est un lieu humble et magistral qui malgré sa radicalité est empreint d'une certaine douceur, d'un apaisement. Il fait état de notre fragilité en transcendant la question de l'absence et de la disparition.

En écho lointain, les dents qui par leur extrême dureté résistent aux aléas du temps et nous survivent. Elles sont grossies monstrueusement pour être déshumanisées. Elles s'autonomisent dans une certaine forme d'incongruité. « Incisives, canines, prémolaires, toutes différentes au sol, sont comme des armes expressives. Elles sont dotées d'une beauté primale, animale, sensuelle. Elles sont pour moi comme des cris »¹

Ces sculptures particulièrement singulières dans le paysage de l'art contemporain sont fières de leur aspect hyperréaliste. Leur réalisation est lente, minutieuse, attentive, parfois épuisante de par les matériaux et les techniques utilisées qui requièrent un travail acharné en atelier, parfois accompagné des conseils de spécialistes. Les dents existent après fabrication de moules, technique d'estampage, travail du grès, cuisson et émaillage. L'entrave de groupe a été entièrement modelée à la main, morceau par morceau puis assemblée. Les cerveaux en paraffine coulé dans des moules réalisés d'après modèle humain. Rachel Labastie s'implique physiquement dans la réalisation de ses sculptures. Elle habite le temps nécessaire à leur existence.

Leur force réside dans l'ambivalence saisissante entre la violence contenue dans les objets et les matériaux nobles, doux et fragiles qui les constituent : terre cuite, grès, porcelaine. Rachel évoque volontiers à cet égard une douce violence qui persiste dans toutes les œuvres. Elle cristallise l'attention du spectateur qui évolue en silence parmi des restes qui nous survivent, entre attraction et répulsion.

Caroline Engel

Entretien* avec une sculptrice

par Caroline Engel

Tu entretiens une relation étroite avec la matière et le faire soi-même, à travers notamment une grande pratique de l'atelier. Est-ce pour cela que tu te définis comme sculptrice ? Faire de la sculpture aujourd'hui revêt-il un sens particulier selon toi ?

Pour moi les enjeux en tant que « sculpteur » ne se situent pas là. Ce qui m'intéresse n'est pas le « savoir-faire ». Il entre dans mon processus de création, certes, mais n'est aucunement une raison en soi. C'est un « moyen » que j'emploie durant la conception. Il s'y passe parfois des événements inattendus qui me conduisent ailleurs et c'est pour cela que j'aime passer par lui. C'est un processus très lent et souvent rude, très physique. Une expérience « dans » et « de » la durée. J'apprends en général la technique au cours du processus de réalisation des pièces ce qui est à la fois une contrainte et une liberté, j'expérimente des choses au risque de l'échec, de l'accident qui détruira la pièce ou au contraire l'emmènera vers quelque chose que je n'attendais pas. C'est comme une manière dans le processus de transposer ce que sous-tendent mes objets ; l'ambivalence entre le contrôle ou l'aliénation et l'affranchissement. Je me définis comme sculpteur car j'utilise la matière comme un langage. Je prends appui de manière consciente sur ses qualités intrinsèques et j'agis sur Elle et avec Elle. Pour moi un artiste est un passeur. Faire de la sculpture aujourd'hui est pour moi une posture car c'est un processus très lent complètement en inadéquation avec notre époque. Et travailler la céramique l'est tout particulièrement. **C'est-à-dire ? Peux-tu préciser ce que tu entends par passeur ?**

J'entends par « passeur » l'invention d'un passage entre deux territoires. Un chemin singulier, indirect et complexe. Dans le film *Stalker* réalisé par Andreï Tarkovski en 1979, il existe une « zone », un lieu dont personne ne connaît la nature. Seuls les « Stalkers » peuvent guider ceux qui tentent de l'atteindre, mais il ne les conduit pas à la zone de manière logique. Eux seuls sont capables de leur faire emprunter l'itinéraire inextricable, labyrinthique.

Les conduire directement, ce serait se placer dans un monde logique, matériel. Seule cette progression détournée peut les conduire au seuil de « la chambre des secrets » et ainsi la faire exister.

C'est une belle image de l'expérience artistique. Comment travailles-tu ? De quoi procède ton travail ? Ce sont deux questions complémentaires qui permettent de mettre à jour tes affinités électives, les influences qui traversent ton travail et comment tu les rejoues dans tes sculptures !

En général dans un premier temps, il y a une image mentale, une sensation, ensuite je me laisse immerger par elle puis je cherche à travers écriture et esquisses le médium qui me permettra de la transmettre et la partager le plus justement. Ensuite je mets tout en oeuvre pour donner à mon projet matérialité avec un engagement mental et physique total. J'ai appris à utiliser certains outils spécialement pour donner existence à mes projets. Je trouve des solutions à chaque problématique posée par mes idées, à travers la recherche et la mise en forme de la matière. Pour mes projets, je suis amenée à rencontrer des artisans, des techniciens, mais aussi des personnes extérieures à l'art tel qu'un frigoriste, un prothésiste dentaire, un chimiste avec lesquels je vis des échanges de « savoirs ». Durant l'aventure se créent des affinités et même parfois de très fortes amitiés. Ça fait aussi partie de ma démarche. Mon « atelier » a quelque chose de « nomade » car il se construit de rencontres et d'échanges de connaissances et est guidé par le but de matérialiser des projets. Mes influences sont diverses, le plus souvent littéraires, picturales, humaines et cinématographiques mais aussi publicitaires, télévisuelles... Toutes ces lectures et expériences « oeuvrent » en silence et nourrissent mon travail. Je m'intéresse aux oeuvres de Herzog, de Tarkovski et d'Ingmar Bergman mes lectures sont très diverses : Miller, Cervantes, Lipovetsky, Segalen, Didi-Huberman, Bachelard et bien entendu Foucault, quand aux artistes : Claudio Parmiggiani, Richard Serra, Rachel Whiteread, Louise Bourgeois, James Turrell, Mark Rothko, Paul Teck.

Ton travail se nourrit d'expériences sensibles, cognitives. J'aimerais en savoir davantage sur la naissance des entraves et du contexte dans lequel tu les as produites.

J'avais le projet *Entraves* en tête depuis presque deux ans quand j'ai obtenu une résidence. J'avais déjà réalisé les esquisses et choisi le matériau porcelaine. J'ai donc modelé en 2008 dans mon atelier du Point Éphémère à Paris. Il n'y avait sur place aucun four. J'ai été mise en contact avec un professeur de l'École d'Art du Beauvaisis qui m'a permis avec l'accord de la directrice de réaliser mes cuissons.

Il me semble qu'il y a une grande dimension contemplative dans ton travail : le mode de réalisation presque hyperréaliste y participe. La sculpture est-elle conçue pour être admirable ? Attraction-répulsion, est-ce le binôme pour décrire affectivement tes sculptures ?

Je cherche toujours à produire des objets qui peuvent à la fois séduire et être violents. Ils prennent en général une forme de beauté monstrueuse où derrière l'aspect séducteur se cache un paradoxe, une singularité dérangeante où s'articule, précisément, mon questionnement. J'aime cette « douce-violence ». Certitudes, croyances et matières sont ainsi prises en otage pour être fragilisées. Les oeuvres que j'apprécie en général ne sont pas dans l'immédiateté. Je n'aime pas les oeuvres directes mais celles qui se distillent dans le temps. Avec différents niveaux de lectures. Celles auxquelles je repense pendant des jours parfois des semaines.

Des exemples ? Tu parlais du temps de l'expérience. Est-ce que cela participe de la définition de la sculpture ? Est-ce également ce que tu souhaites provoquer chez le spectateur ?

En 1999, j'ai réalisé Sculpture. Cette installation vidéo est très importante pour moi car elle m'a signifié que j'étais sculptrice. Dans cette vidéo, on assiste à l'apparition puis à la lente disparition d'un corps de femme dans une brume dont le rythme ne cesse de se modifier. La brume ne se révèle que par l'image qu'elle reçoit, l'image ne se révèle que par la brume qui la supporte et, en définitive, rien n'est véritablement discernable sinon le mouvement lui-même et l'écoulement du temps. C'est une véritable métaphore de la sculpture qui se passe « dans » et « avec » la durée. Le temps de l'expérience. Avec la terre, cette donnée est encore plus forte : façonnage, parfois moulage, séchage, cuisson, émaillage, cuisson, refroidissement...

Tes sculptures prennent la forme d'objets en apparence simples, et sont volontairement figuratives. En quoi sont-elles pour toi un moyen de mettre à jour notre société sclérosante, voire aliénante ? En quoi l'objet sculpture, tel que tu le conçois incarne-t-il ou représente-t-il le symptôme et l'antidote à l'aliénation ?

Je ne cherche en aucun cas un antidote à l'aliénation. Je mets à nu par un glissement symbolique les mécanismes de croyance qui sous-tendent notre rapport au monde et aux images. Pour cela je touche aux archétypes et de ce fait à l'inconscient collectif. Je puise dans cette source-là. Je m'approprie et détourne codes culturels, images, matières, phénomènes et sensations. Mes oeuvres explorent les profondeurs de l'âme occidentale avec ses fantasmes et ses angoisses à travers ces objets de fascination et ces placebos qui fondent un individu et constituent l'inconscient de notre époque. Elles sont en partie figuratives car on peut en effet reconnaître la forme mais elles fonctionnent surtout de manière métonymique comme un détail qui révèle quelque chose du monde plus large. Il y a une ambivalence constante entre contrôle, aliénation et affranchissement.

Tu fais rarement une seule sculpture du même sujet. La répétition, sans être dans le semblable, fait sens dans la production d'un discours. Ton dernier travail a consisté à faire une série de dents lors de ta résidence à l'École d'Art du Beauvaisis. Peux-tu nous en parler ? Quel lien fais-tu avec les productions plus anciennes des entraves ?

En effet je travaille souvent par séries où chaque pièce est à la fois autonome, a sa forme propre et s'inscrit dans un ensemble plus large. Comme l'individu dans le groupe à la fois unique mais faisant partie d'un ensemble. Pour Entraves et Dents, j'exprime une violence, une contrainte, une forme de douleur. Les entraves de porcelaine sont présentées sur des clous. Alignées à une même hauteur, toute différentes mais semblables par leur matière délicate et fragile et leur blanc immaculé. Leur monstration leur confère une fonction « utilitaire ». Le corps est évoqué par son absence. Différentes époques, différentes contraintes pour une même finalité : l'asservissement. Pour ma toute récente série Dents le corps est également évoqué et plus particulièrement la bouche sans être encore une fois matérialisée. L'ouverture par où passe le souffle, la parole, la nourriture, permet aussi l'échange et la communication avec le monde environnant. Les dents ont été associées, tout au long de l'histoire, au pouvoir, à la force intérieure ou spirituelle. Grâce à son exceptionnelle dureté, elles résistent aux aléas du temps, c'est ce qui nous survit. Les dents sont un outil qui nous permet de mastiquer, déchirer, tordre, mordre, elles sont un bouclier, un rempart intimement lié à la parole. Elles protègent l'intérieur de la bouche, la langue siège de la parole, parole au sens symbolique qui est le verbe de chacun de nous. « Les mots doivent franchir la barrière des dents » disait Socrate. Arracher les dents, enlever cette barrière, c'est nous priver du verbe, nous devenons silence, non existant. En temps que sculptrice le Verbe est aussi pour moi porteur de Forme. Incisives, canines, prémolaires et molaires, toutes différentes au sol, sont comme des armes expressives. Elles sont dotées d'une beauté primale, animales, sensuelles. Elles sont pour moi comme des cris.

Il me semble que le cri des Entraves est plus sourd, intérieur. Est-ce que cela correspond à leur approche formelle et sensitive ?

Dans Entraves Pas de cris. Pas de révolte. Juste de grands instruments de rétention en porcelaine blanche. La porcelaine délicate et fragile suggère qu'elles ne pourraient être « portées » qu'avec une forme de consentement. Peut-être s'agit-il de ces entraves les moins visibles que nous portons pourtant tous, celles de nos « prisons » intérieures ? Nous sommes tous des esclaves. Nous inventons mille stratagèmes pour avoir l'illusion d'être libre, mais nos prisons nous rassurent. Peut-être qu'être libre, c'est juste avoir conscience du poids de nos chaînes ?